

SAINTE-PÉRINE.

SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

Par M^r Valery.

Known too late !

SHAKESPEARE.

L'amitié modéra leurs feux sans les détruire.
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

LA FONTAINE.

PARIS.

PONTHIEU ET C^{ie} LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPZIG,

LÉOPOLD VOSS.

SAINTE-PÉRINE.
SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

Par M^r Valery.

Known too late !

SHAKSPEARE.

L'amitié modéra leurs feux sans les
détruire,
Et par des traits d'amour sut encor
se produire.

LA FONTAINE.

PARIS.

PONTHIEU ET C^{ie} LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.
LEIPZIG,
LÉOPOLD VOSS.

1826.

PRÉFACE.

LE sujet de ce petit ouvrage doit paraître bizarre : des amans de soixante ans, dans un hospice¹, voilà certes de singuliers héros de roman. Il semble néanmoins que tout ce qui est naturel et vrai peut se dire, et que la saison même des regrets peut quelquefois intéresser.

L'âge des deux personnages principaux a permis de peindre une époque assez étendue de la société française, époque marquée par un grand changement de mœurs, d'habitudes et de manières, puisqu'elle comprend la seconde moitié du dernier siècle et le temps actuel. Indépendamment des observations qui me sont propres, les récits complaisans de nos vieillards, la lecture attentive des mémoires nombreux et détaillés que l'on publie chaque jour, répondront peut être de la fidélité de cette esquisse.

Je ne sais si quelques personnes ne seront point étonnées d'opinions, de sentimens qui paraissent contradictoires. La réponse à ce genre de reproches serait facile : la vérité des caractères et du langage doit être la première règle de tout écrivain, même dans les compositions les plus simples, et il ne dépend point de lui de ne pas mettre dans la bouche de ses personnages les réflexions que leur éducation, leur état, leur position dans le monde, ont dû leur suggérer. Ces oppositions, qui donnent de la variété et du mouvement au récit, ne sont point des inconséquences.

Je n'affecterai point, et je n'ai pas le droit de demander grâce pour la futilité de ce travail. Quoique livré par devoir et par goût à des occupations studieuses, je ne pense pas que le soin de rechercher, de constater, s'il est permis de le dire, les états successifs de la société puisse être regardé comme quelque chose de si frivole et de si vulgaire ; et d'ailleurs un écrivain ne doit il pas être moins jugé par la sphère dans laquelle il se place que par la manière dont il a essayé de la remplir ?

SAINTE-PÉRINE.

Souvenirs Contemporains.

LA société renferme d'ordinaire le besoin et la faculté d'aimer dans une petite et fugitive portion de la vie, époque d'enthousiasme et de folie, pendant laquelle l'on n'a presque jamais le temps ni les moyens de bien chercher et de bien choisir. Mais ces limites fixées par le monde, le cœur ne les connaît point ; il défend, il prolonge éternellement les sentimens qui le charment ; il se nourrit de souvenirs, et cette vie nouvelle, cette réminiscence des passions, n'a ni les mécomptes, ni l'amertume des passions véritables. Quelquefois même, après de longues espérances déçues, cette sensibilité trouve enfin un digne et tardif emploi ; elle semble alors renaître, et ses transports, plus doux, animent et consolent les derniers momens de notre existence. On trouvera peut-être, dans l'histoire suivante, un développement fidèle de cette situation et des émotions qu'elle fait naître².

M. d'Olmont, retiré du service, s'était, depuis quelque temps, fixé à Sainte-Périne. Dans sa maturité, l'isolement causait à son âme vive et tendre une sorte d'effroi, et, quoiqu'il fût souvent seul, il aimait à sentir que des hommes étaient près de lui. Quelques débris d'une immense fortune, et sa pension de la guerre, suffisaient à ses besoins. Au milieu d'une vie remplie par les voyages et le service militaire, M. d'Olmont avait autrefois composé quelques ouvrages pleins de sentiment ; il possédait le talent de la peinture, de la musique ; il s'était même livré avec succès à des expériences de physique, de chimie ; enfin il avait une certaine passion universelle du vrai, sous quelque forme qu'il pût espérer de le trouver. Ce besoin et cette variété de goûts avaient conservé à M. d'Olmont une singulière jeunesse d'esprit qui le rendait un des plus aimables, des plus heureux en apparence, et certainement des meilleurs hommes qui eussent jamais existé.

Parmi les modestes habitans du refuge de Sainte-Périne, M. d'Olmont avait été vivement frappé du maintien simple et noble, des expressions élégantes, de la prononciation naturelle, et surtout de la physionomie, pleine

à la fois de calme et de sensibilité, d'une femme qui était comme lui nouvellement arrivée.

Il semble exister entre les personnes bien nées, quelle que soit la rigueur de leur sort, une certaine sympathie, un instinct secret qui se révèle sans pouvoir se définir, et qu'un mot, qu'un geste suffit pour indiquer : c'est pour le naturel et le bon goût dans la société le trait célèbre du poète sur la démarche d'une déesse.

M. d'Olmont avait aussitôt demandé le nom de la femme qui lui paraissait si distinguée, mais on ne le savait pas encore. Seulement tout le monde convenait qu'il n'était jamais entré à Sainte-Périne de personne comme celle-là ; telle était même la bienveillance qu'elle avait déjà universellement inspirée, qu'on allait jusqu'à refuser de croire à l'âge qu'elle devait avoir, tant elle était loin de le paraître ; et cette bienveillance faisait taire la prétention à échapper aux outrages du temps, commune chez tous ces vieillards, ruines vivantes que ne consolait guère le voisinage d'autres débris.

Peu de temps après, M. d'Olmont, se promenant proche du Pavillon³, fut attiré par le bruit d'un piano sur lequel on exécutait un air déjà un peu ancien, mais touchant, et avec une supériorité dont il était excellent juge. Cet endroit solitaire du jardin avait été singulièrement embelli : des fleurs brillantes et bien cultivées faisaient un vrai parterre de cette petite terrasse ; un berceau était au milieu, tapissé de plantes souples et odorantes, et trois sièges d'un bois flexible et entrelacé composaient tout ce mobilier champêtre⁴. M. d'Olmont apprit alors que la partie de Sainte-Périne, pour laquelle il éprouvait tant de charme et de sympathie, venait d'être occupée par M^{me} de Melval. Il tressaillit à ce nom, et plus que jamais il désira de rencontrer et d'entendre l'hôte nouveau de cette maison.

M^{me} de Melval descendait d'une des premières races militaires de la France ; la petite fille de *** vivait retirée à Sainte-Périne avec une pension de douze cents francs, dont une moitié lui était payée, et l'autre devait l'être à l'hospice⁵. Cette extrême médiocrité était le moindre des malheurs de M^{me} de Melval ; elle ne paraissait même point la sentir : sa tristesse habituelle avait une source plus élevée ; elle tenait à une existence détruite dès sa première jeunesse par un mariage mal assorti, à ce regret inconsolable de n'avoir pu jamais s'attacher et se faire entendre. Les longs chagrins de M^{me} de Melval, sans troubler l'inaltérable douceur de son

caractère, avaient produit en elle cette sorte d'indifférence extérieure sur les choses de la vie et sur son propre sort, résultat ordinaire, pour les âmes élevées, de l'isolement au milieu du monde. Mais les sentimens de cette femme infortunée, renfermés longtems et contraints, avaient encore toute leur exaltation naturelle, et ils ne s'étaient point usés par cette activité et cette énergie vulgaire des vanités ou des intérêts.

La vie de Sainte-Périne, à la magnificence près, ressemble assez à la vie de château : chacun occupe une chambre particulière, et peut s'y faire servir ; les repas, les réunions sont en commun, à des heures fixes ; enfin il n'y a pas jusqu'à la ferme, placée à l'extrémité du vaste jardin auquel l'on pourrait, vu son étendue, faire honneur du titre de parc, qui ne complète cette sorte d'illusion. Sainte-Périne diffère encore, sous de plus importants rapports, des hospices ordinaires : une éducation libérale, une vie sans tache, des habitudes honnêtes sont, avec une extrême infortune, les conditions premières d'admission ; et cette maison, cette institution, ainsi qu'elle s'appelle noblement, est, si l'on peut le dire, le manoir du malheur comme il faut.

L'espoir de trouver une occasion naturelle d'entretenir M^{me} de Melval était depuis longtems le but des promenades de M. d'Olmont. Un matin, l'ayant rencontrée au détour d'une allée, seule comme à son ordinaire : « Permettez-moi, lui dit-il avec respect, de vous témoigner ma surprise de rencontrer ici une personne telle que vous. — Pourquoi, Monsieur, ne vous exprimerais-je pas à mon tour le même étonnement ? — Tout est dans la destinée de l'homme, reprit M. d'Olmont ; mais il est une sorte d'infortunes dont la femme semblerait ne devoir jamais être atteinte. — Les malheurs que l'on voit, Monsieur, sont presque toujours les moins tristes ; la pitié les adoucit, ils finissent par devenir une espèce d'habitude ; la seule souffrance de l'âme est incurable ; la, religion même n'a point tenté de la guérir, puisqu'elle en a fait un mérite dont elle s'est réservé la récompense. »

La simplicité que M^{me} de Melval portait jusque dans sa douleur, ne permettait guère de l'interroger longtems, puisque jamais elle ne faisait entendre ni plainte ni regret. M. d'Olmont était toutefois singulièrement attiré par le charme de sa conversation ; il avait désiré être reçu chez M^{me} de Melval, et n'avait pu l'obtenir, tant elle paraissait décidée à vivre dans une retraite profonde ; souvent il l'avait pressa de lui parler d'elle, mais M^{me} de Melval s'excusait toujours avec modestie sur le peu d'intérêt d'un tel

entretien. « Il n'est permis de parler de soi, disait-elle, qu'à ceux dont la vie offre des leçons ou des exemples : les malheurs, comme les succès, quand ils ne sont que personnels, n'ont rien qui instruisse ou qui attache.

Enfin, après quelques semaines des plus vives instances et de cette sorte d'intimité d'instinct et de pressentiment qui peut se passer du temps, un matin qu'ils se trouvaient seuls assis dans un endroit écarté, M^{me} de Melval consentit à satisfaire la curiosité de M. d'Olmont : elle commença son récit en ces termes :

La première partie de ma vie fut heureuse et paisible. Mon père avait épousé la femme qu'il aimait ; témoin du calme de cette union fortunée, je crus trop que le bonheur était tout simple dans le mariage. A cette époque de ma jeunesse, l'amour pour mes parens avait suffi aux besoins de mon cœur ; j'ignorais cette sensibilité, moins intime peut-être, mais plus étendue, plus vive, qui se révèle plus tard et fait le charme ou le tourment du reste de la vie. Excepté quelques visites chez la maréchale d'A*, parente de mon père, nous menions une vie assez retirée, notre famille ayant sacrifié au service presque toute sa fortune. »

M. d'Olmont ne put ici s'empêcher d'interrompre M^{me} de Melval. « J'allais aussi, lui dit-il, chez la maréchale d'A*. Combien je regrette de ne vous y avoir pas rencontrée !... Je me rappelle très bien avoir entendu vanter votre bonne grâce et vos talens. »

« La maréchale d'A*, reprit M^{me} de Melval, obligeante, généreuse, mais légère, proposa à mon père comme un excellent parti M. de Melval. Il était fils d'un homme de finance, jeune, immensément riche, passait pour rangé et bon sujet ; il parut convenir à mon père, et ma douce habitude d'obéissance à ses volontés et de confiance en toutes ses résolutions, me le fit aussitôt accepter. Je quittai avec une inexprimable douleur la maison paternelle, et suivis M. de Melval dans sa terre de Lorraine, où il restait neuf mois de l'année. M. de Melval vivait à peu près seul dans son vaste château ; livré uniquement aux exercices physiques, la chasse employait la plus grande partie de son temps. Au milieu de cette activité inutile, de cette agitation, de ce fracas pour de petites choses, de ces longs récits sans intérêt, je regrettai amèrement la conversation instructive et élevée de mon père, la vive et inépuisable sensibilité de ma mère. Je trouvai d'abord quelque adoucissement à l'abandon de M. de Melval, dans la continuation de mes lectures, le goût des arts, de la botanique ; mais bientôt il s'opposa violemment à ces diverses occupations qu'il avouait ingénuement ne pas

comprendre, et développa un caractère absolu, égoïste, qu'il avait été impossible de pénétrer sous des formes assez simples et presque communes. Véritable sultan campagnard, M. de Melval exigeait impérieusement que tous mes soins, toutes mes pensées, se rapportassent à ses aises personnelles, à ses vulgaires jouissances : d'éternels dîners, à la suite de la chasse au sanglier, étaient la seule représentation que l'on se permît au château de Melval ; il fallait faire les honneurs de ces espèces de ROUTS rustiques, non moins tristes, non moins fatigantes que celles des grandes villes. Je cherchai quelque consolation dans l'établissement d'écoles de charité, dans la fondation d'un hospice, mais j'étais atteinte dans le bien même par le despotisme jaloux de M. de Melval ; il portait l'ostentation et le bruit jusque dans la bienfaisance ; il ignorait cette sorte de pudeur qui est la grâce du bienfait, et il blessait en secourant.

Quelquefois, si dans les rares promenades que M. de Melval consentait à faire avec moi, le silence, la majesté des forêts, le charme des prairies, me causaient de douces émotions, M. de Melval me parlait aussitôt de la vente des foin, du produit de la coupe prochaine ; il évaluait et il toisait des chênes séculaires. Mes sentimens religieux éprouvaient le même genre d'attaques, le même désenchantement que mon admiration pour les beautés de la nature. Incrédule, M. de Melval faisait en ma présence les plus fades plaisanteries sur les pratiques de la religion, quoiqu'il fût toujours le premier les dimanches au banc de sa paroisse pour recevoir l'encens et l'eau bénite.

Un parent de M. de Melval, Florville, demeurait quelques mois de l'été dans le voisinage. C'était un homme d'un esprit cultivé, agréable, d'un caractère généreux, mais singulier. Sa conversation était gaie, amusante, spirituelle ; il passait à Paris sa vie avec les grands seigneurs, les gens de lettres et les artistes ; il avait fait plusieurs voyages d'Italie, lisait tous les ouvrages nouveaux, assistait à toutes les premières représentations, suivait tous les débuts et était au courant des nouvelles découvertes ; ses manies ne lui étaient que personnelles, et n'avaient rien de gênant ou d'hostile pour les autres. Florville manquait, il est vrai, à la multitude des prétendues bienséances de la société ; il s'abstenait d'envoyer des cartes de visite aux gens qu'il ne connaissait point, parce qu'il ne voyait que ses amis ; il n'allait point aux noces quand les époux n'étaient point aimables ; il ne jouait pas parce qu'il ne pouvait se donner la peine de se rappeler aucun jeu ; aussi, quoique son âme ne fût que fière et élevée, était-il accusé d'orgueil

et de dédain par les ennuyeux. Malgré la légèreté et l'indifférence que son genre de vie pourrait faire présumer, Florville avait été révolté des mauvais traitemens que j'éprouvais de la part de M. de Melval, et ils avaient eu ensemble là-dessus quelques scènes très vives. Bientôt M. de Melval me défendit de le recevoir. Je regrettai la société de cette espèce de sage, sybarite intellectuel, raisonnable avec enjouement et avec grâce, indépendant sans morgue et sans rudesse, parce qu'il ne voulait qu'échapper à l'ennui, et ne cherchait que le plaisir ; ses visites, quoique peu fréquentes, avaient été ma seule distraction au milieu de ce désert bruyant et vide dans lequel je me trouvais confinée. »

En vérité, Madame, reprit M. d'Olmont, en regardant fixement M^{me} de Melval, avec une sorte de curiosité mêlée d'intérêt et d'une nuance de malice, le portrait que vous venez de faire de votre ancien voisin n'est-il pas un peu flatté ? — Non, je vous le jure, répondit simplement M^{me} de Melval, je le peins tel que je l'ai vu. »

« Les trois mois de séjour à Paris m'offraient d'autres chagrins, et peut-être encore plus amers. Mon abandon domestique était à peu près le même : M. de Melval, qui, selon la mode de ce temps, avait une petite maison, et vivait avec des femmes universellement décriées, m'empêchait de voir des femmes jeunes, élégantes, ce distinguées, pour lesquelles je me sentais de l'attrait, et contre lesquelles il répétait les calomnies les plus absurdes et les plus méchantes ; et il m'environnait de prudes vulgaires, de folles à sentimens, de caillettes sans esprit, ou de femmes de grand nom, que leur conduite scandaleuse empêchait de paraître à la cour, qui n'étaient sur aucune liste, et qu'accueillait avec joie la vanité financière.

La secte sentimentale, qui dominait alors la société, m'était particulièrement insipide et odieuse. Je n'ai point encore oublié le scrupule, l'horreur de toutes ces dames à prononcer les mots les plus naturels et leurs thèses inintelligibles sur la bassesse, l'ambition, la fortune, les charmes de la solitude et de *la vie champêtre*, tandis qu'elles passaient leur vie à Versailles à solliciter des places pour elles ou leurs maris, et qu'elles intriguaient afin de se faire inviter à un bal ou à une fête.

Cette société imposée était pour moi un plus rude supplice que l'isolement de la terre de Melval. Quelquefois cependant devant tout le monde, M. de Melval affectait de s'occuper de moi ; il m'accablait de présens dont je ne me souciais point, me choisissait des robes contraires à mon goût, et me conduisait à des pièces larmoyantes ou burlesques qui

m'ennuyaient également, tandis que j'étais privée de ces jouissances de confiance, d'intimité, dont mon cœur eût si vivement senti le prix.

Au milieu de ces contrariétés et de ces souffrances, mon père me fut enlevé subitement par une attaque de goutte, la seconde année de mon mariage. Ce nouveau malheur acheva tout à fait de m'abattre. Une fièvre nerveuse, à la fois causée par là douleur et l'ennui, s'empara de moi : la rougeole ne tarda pas à se déclarer. Je ne pus même dans ce déplorable état inspirer de la pitié à M. de Melval : mon visage était menacé ; alors il me prodiguait d'ironiques, d'insultantes consolations sur l'économie de temps que je mettrais à ma toilette, sur le bonheur que j'aurais à rester chez moi et à vivre en personne raisonnable.

Les regrets inexprimables, le profond désespoir de ma mère, ses continuels emportemens contre M. de Melval, l'altération visible de sa santé, ajoutaient encore à ma triste situation. Je ne pouvais soulager mon cœur par la confidence des maux qui le consumaient, je mettais tous mes soins, au contraire, à cacher mes chagrins, afin de prévenir de nouvelles scènes ; mais la tendresse maternelle, une fois éveillée, pénétrait tout, et je passais inutilement ma vie à vouloir justifier une conduite dont j'étais victime.

Cependant, du fond de cet abîme, j'éprouvai une joie subite, isolée, la plus vive qui soit dans la nature ; je sentis que j'étais grosse. Il me serait difficile de rendre tous les projets, toutes les illusions dont je me berçai ; ma vie entière me parut changée ; un avenir de bonheur se découvrait à mes yeux ; je conçus l'espoir de fixer M. de Melval par les douceurs de la paternité ; j'éprouvais pour lui un sentiment nouveau de tendresse et de respect ; le père de mon enfant me devenait sacré ; lui-même semblait voir ma grossesse avec quelque intérêt. Mais cet intérêt fut bien affaibli lorsque je n'accouchai que d'une fille, et il ne prit même point la peine de dissimuler son humeur à ce sujet. Cette pauvre créature ne vécut que peu de temps et elle ne fut point regrettée de son père.

Ainsi avec le besoin d'aimer, de m'attacher, je ne sais quelle jalouse et cruelle fatalité m'empêchait de parvenir à la jouissance d'aucun des sentimens naturels ; je n'étais fille qu'imparfaitement, puisque je ne pouvais, ainsi que je l'ai dit, confier à ma mère le secret de mes peines ; je n'étais point épouse, et maintenant la maternité m'échappait comme tout le reste.

La maréchale d'A*, première cause innocente de mes malheurs, venait me voir assidument, car je n'allais plus dans le monde. Ne pouvant me consoler, elle cherchait à me distraire par les nouvelles du temps, et par les observations qu'elles lui faisaient naître. Cette femme singulière, appartenait à son siècle, elle en partageait les préjugés, et toutefois elle le jugeait avec bon sens. Elle me peignait avec une sorte d'éloquence, cette société prête à se dissoudre, essayant de tout par ennui, aspirant tour à tour, dans son inconséquence généreuse et bizarre, à la chevalerie sans naïveté et sans foi, à la philosophie avec de la moquerie et de la licence, au patriotisme avec l'imitation de l'étranger, et à la liberté avec des vanités et de l'égoïsme. Elle me montrait la cour, le clergé, livrés en grande partie aux opinions nouvelles et gardant toutes leurs prétentions d'ordre et de corps ; le gouvernement incertain, faible, opiniâtre, allant par expédients au lieu de suivre un système, méconnaissant cet empire agrandi de l'opinion, et appliquant à faux ce qui lui restait d'énergie, enfin ayant une espèce d'instinct de sa destruction prochaine et même de pitié pour ses successeurs, unique et grossière prévision de sa politique. Les prétendus héros de cette époque, selon M^{me} d'A*, n'étaient que des hommes à la mode, plus curieux d'aventures qu'avidés d'actions belles et utiles ; leur ambition n'était que de l'intrigue, et ils prenaient pour de la gloire les succès de leur amour-propre ; souvent même ils n'avaient qu'un esprit très borné, et l'on pouvait appliquer à la plupart d'entre eux le trait plaisant de la marquise du Deffant sur les *bêtes inspirées* ; par leur exagération, leur enthousiasme bruyant et factice, ils semblaient bien moins appartenir à l'histoire qu'au romanes seuls vrais grands caractères devaient être écartés et méconnus dans un pareil ordre de choses, et jamais ils n'eussent été plus secourables qu'au milieu des circonstances violentes où l'on se trouvait. Tel était le ton de vérité des récits de la maréchale d'A*. que, malgré la multitude de mes chagrins domestiques, j'étais quelquefois troublée par l'effroi des maux que présageait cet état général de la société.

Ma santé toujours languissante, les soins que je donnais à ma mère, ne me permirent point de partir pour Melval avec mon mari le printemps suivant. Un mois après, une lettre du régisseur, apportée par un exprès, m'annonça qu'à la suite d'un grand déjeuner de chasse, M. de Melval avait parié d'aller se baigner à la rivière, et qu'on venait de le rapporter dans l'état le plus alarmant. Je partis aussitôt, je courus la poste sans m'arrêter un seul instant, et j'arrivai le second jour à Melval. Malgré la vigueur de son

tempérament, la situation de M. de Melval était à peu près désespérée. Je ne le quittai point ; l'épuisement de mes forces ne m'empêcha pas de le veiller deux nuits ; il parut touché d'un zèle qui n'était qu'un devoir, et, lorsque je le perdis, j'oubliai toutes ses injustices.

Je restai plusieurs mois à Melval, afin de rendre mes comptes à la succession de mon mari Florville qui se trouvait alors dans le voisinage, fut d'une obligeance parfaite pour m'épargner l'ennui d'une foule de détails. Il avait demandé à me voir, mais je n'avais pu y consentir ; et je crus plus que jamais devoir obéir à la volonté de l'homme qui avait eu sur moi des droits absolus et dont je venais de recevoir le dernier soupir. »

M. d'Olmont parut ici éprouver un mouvement de surprise mêlé de respect : M^{me} de Melval s'en aperçut. La femme, même la plus modeste, pénètre toujours aisément l'impression favorable qu'elle produit sur l'homme qui l'a distinguée ; c'est l'amour-propre de l'innocence. Afin d'empêcher M. d'Olmont d'éclater et de prévenir ses éloges, M^{me} de Melval reprit aussitôt : Il est des sentimens de pudeur et de délicatesse dans lesquels l'excès même semble nécessaire ; l'opinion n'est point injuste lorsqu'elle le réclame ; les nuances lui échappent, et elle a besoin, pour être satisfaite, de signes extérieurs et infaillibles. Aussi l'on aurait tort, je crois, de mépriser le scrupule chez les femmes ; il peut avoir son utilité et sa noblesse ; et, si l'on néglige de défendre ces dehors de la vertu, elle-même est en péril.

« Je revins à Paris rejoindre ma mère qui était établie chez la maréchale d'A*. A l'expiration de mon année de veuvage, Florville fit demander ma main. Quelques uns des motifs qui m'avaient empêchée de le recevoir après la mort de M. de Melval me décidèrent encore à le refuser. Je ne me sentais d'ailleurs pour lui que de l'estime et de la reconnaissance. Peut-être aussi Florville, avec toutes les qualités qui suffisent dans l'amitié, n'avait-il pas cette sensibilité et ces vertus de suite et d'habitude, nécessaires au bonheur dans le mariage. Florville lui-même, par moment, n'insistait pas trop dans ses démarches ; la sincérité de son caractère rendait encore plus visible l'incertitude de sa déclaration ; il n'était pas au fond très décidé à prendre son parti, tant il avait de goût pour la paresse et l'indépendance.

La maison de la maréchale était une maison à peu près ouverte. Je ne descendais qu'au souper. Excepté le temps que je passais à soigner ma mère dont la santé était toujours très faible, je donnais le reste à la lecture et à l'étude. J'avais été soumise pendant la durée de mon mariage à un tel

régime intellectuel que j'étais revenue à ces douces occupations avec une ardeur qui paraissait même excessive. » Cela n'est point surprenant, reprit M. d'Olmont, les goûts et les talents littéraires chez les femmes sont de toutes les perfections celle qu'on leur pardonne le moins ; la beauté même ne leur rend ennemies que la coquetterie et la laideur ; mais cette distinction acquise, cette sorte d'usurpation, cette ambition de force excite contre elles l'inimitié bien plus implacable de la sottise et de l'envie des deux sexes. L'on peut observer aussi que les femmes n'ont point, en littérature, cet esprit de corps qui pourrait et devrait les soutenir, et même, si j'ose le dire, l'on n'en voit point exercer parmi elles cet empire que la supériorité obtient facilement parmi les hommes. — Que voulez-vous, répondit en plaisantant M^{me} de Melval, nous sommes si occupées à défendre nos petits états, que nous ne songeons guère à secourir nos voisins.

Au milieu de la société tumultueuse et brillante dans laquelle je me trouvais le soir, mon cœur était toujours isolé et contraint. J'aurais pu dire comme Montaigne, *la foule me repousse à moi*. J'avais un profond dégoût pour la vie toute théâtrale de cette époque ; je sentais l'impossibilité de me faire jamais entendre d'un monde qui, pourvu que l'on ne manquât pas au langage et aux manières convenus, était indifférent à l'honneur, aux émotions vraies et aux généreux sacrifices ; et le sentiment dur et moqueur caché le plus souvent sous ces formes polies m'inspirait l'antipathie la plus vive. Malgré ma passion constante pour la littérature et les arts, et cette espèce de vogue qu'ils donnent dans le monde (autre isolement brillant, et si triste au fond pour le cœur), les gens de lettres qui venaient à l'hôtel d'A*. ne me plaisaient guère davantage. Je ne pouvais me défendre d'une véritable pitié pour leurs histoires, leurs anecdotes arrangées d'avance, et pour tous leurs sarcasmes convenus ; je riais de l'admiration et de l'enthousiasme qu'ils inspiraient à quelques femmes beaux esprits, dont le matin ils avaient rédigé la conversation et les jugemens littéraires du soir. Tous ces écrivains, abbés, philosophes, ou même hommes de qualité, vivaient chez les grands seigneurs et les financiers ; ils étaient comme une espèce de domesticité renforcée, chargée du service de causer et d'être amusans ; ils s'abhorraient tous et se dénigraient impitoyablement, afin de se supplanter et d'arriver à de meilleures maisons. »

J'ai aussi connu dans ma jeunesse quelques uns de ces hommes, dit M. d'Olmont ; ils furent depuis ingrats envers leurs maîtres, et ils ont acquis dans les malheurs de la France une affreuse célébrité ; ils furent bien

coupables, sans doute, mais l'ordre dans lequel ils étaient placés n'était point juste ; les positions sociales étaient en sens inverse des facultés ; le mal est venu de cette infériorité, de cette dépendance même, qui avilissaient les âmes : l'on eût dû sentir que la noblesse de l'espèce était une garantie plus sûre pour la morale que le bien-être et la bonne condition des individus. La jeunesse littéraire actuelle, grâce à un ordre légal et libre, n'a ni la servilité, ni les vices des hommes qui l'ont précédée ; malgré son exaltation, ses erreurs même, elle n'est point aussi menaçante pour la société, elle n'a point à exercer de ces vengeances d'un amour-propre longtemps humilié, contraint, et sa dignité de caractère lui présage des destinées plus honorables et plus paisibles.

« La révolution approchait, continua M^{me} de Melval ; l'incertitude des événemens, le défaut d'avenir, étaient des obstacles raisonnables à un nouveau mariage, malgré des propositions assez nombreuses. La société avait tout à coup changé d'aspect : les hommes qui, il y avait peu de mois, ne parlaient que de leurs régimens, des ordonnances de M. de Saint-Germain, et du maréchal de Ségur, de l'ordre mince et de l'ordre profond, des manœuvres prussiennes, des courses anglaises et des paris, ne s'entretenaient plus que de *constitutions, d'états généraux, de cahiers, d'élections, de motions*, etc. Le jeu même, les médisances semblaient ralentis, elles femmes galantes pouvaient avoir impunément de nouvelles aventures sans qu'on daignât en jaser le moins du monde ; la discussion sur les brochures du jour avait succédé à la lecture des romans, aux querelles sur la musique et les pièces de théâtre, et l'on déclamait sur les droits de l'homme dans les soupers. Ces pauvres esprits intriguaient, s'agitaient pour paraître, et ils se croyaient citoyens dans les clubs, comme peu d'années auparavant ils s'étaient crus chevaliers dans le boudoir de M^{me} du Barry. Toutes les têtes semblaient tournées ; l'on citait avec enthousiasme l'abandon des privilèges pécuniaires fait par des hommes criblés de dettes, et le dépôt de ses lettres de noblesse par le dernier secrétaire du roi. Des femmes qui ne s'étaient jamais occupées que de leurs nerfs, de modes et débats, étaient devenues chefs de partis ; et elles traitaient avec l'inexpérience la plus intrépide les plus graves questions de la politique. Comme au temps de la fronde, l'ambition chez elles s'unissait au plaisir ; et l'engouement leur tenait lieu de principes. Mais ce n'était plus un ministre que cette fronde démocratique attaquait, c'était la royauté. Quelques unes de ces femmes étourdies et légères s'étaient mises à suivre, pour se donner

un air de profondeur, des cours d'histoire, d'antiquités, que de galans professeurs arrangeaient exprès pour elles. On les voyait, au milieu des cercles les plus nombreux, dissenter, analyser ; quelquefois, se tournant vers les hommes avec un sourire affecté et moqueur, elles descendaient un moment aux dernières frivolités, afin de paraître posséder tous les genres d'esprit, et exciter la surprise, l'admiration pour une supériorité si complaisante. Mais les autres femmes n'étaient point dupes de cette fausse bonhomie, et elles ne manquaient jamais l'occasion de s'en venger. Cependant, au milieu de cette ligue de petites vanités et de passions violentes, la cour seule conservait son immobile uniformité d'usages et une confiance imperturbable ; elle repoussait parla moquerie l'effroi des personnes prévoyantes ; cette grande révolte sociale ne lui paraissait qu'une espèce d'émeute que le guet ferait finir, et qui ne devait même rien changer aux détails du *service*. Je me souviens encore qu'à cette triste époque, un vieux seigneur de la société de M^{me} d'A*, refusait de croire au départ du roi pour Paris, le 6 octobre, parce que, disait-il, les Tuileries n'étaient pas meublées⁶. D'autres essayaient de défendre la monarchie par de petites gazettes, de petits verset de petits couplets, et ils croyaient arrêter par de légères plaisanteries et toutes les frivolités du vieil esprit français, les illusions d'un peuple en délire et d'une société qui se renouvelle.

Les événemens devenaient de plus en plus menaçans ; M^{me} d'A*. partit pour la Suisse ; elle avait voulu m'emmener, ainsi que ma mère, mais la santé de celle-ci ne put alors lui permettre un tel voyage. La maréchale nous écrivait fréquemment ; les troubles croissant toujours, ses lettres devinrent plus rares, nous finîmes même bientôt par ne plus avoir du tout de ses nouvelles, soit que ses lettres se perdissent, soit qu'elle-même craignît de nous compromettre par sa correspondance. Quoique nous eussions quitté l'hôtel d'A*., nous étions en effet souvent inquiétées ; l'effroi de ma mère devenait extrême : ne pouvant le calmer, je profitai d'un moment où elle était moins faible, j'emportai quelque argent, et saisis l'occasion de passer en Angleterre.

Nos ressources étaient à peu près épuisées quand nous arrivâmes à Londres. Malgré tout mon embarras, tel était alors le vif intérêt qu'inspiraient à tout le monde les émigrés, que pour la première fois, oserais-je le dire, je me sentis moins triste, moins isolée, et que j'éprouvai presque une sorte de consolation de la part que j'avais dans cette pitié générale. Je ne crus pas devoir cependant réclamer de secours du

gouvernement anglais. J'écrivis à la maréchale sans beaucoup espérer que mes lettres pussent jamais lui parvenir. Établie avec ma mère dans un garret⁷, je faisais des ouvrages de broderie et de tapisserie ainsi que des petites peintures transparentes pour écrans, dont la première j'avais eu l'idée. Florville, qui venait aussi d'arriver, se chargeait de placer ces divers objets, avec l'empressement le plus obligeant, dans la haute société de l'émigration où il vivait.

Bientôt le malheur de ma situation s'accrut encore. J'étais obligée pour vivre de travailler une partie des nuits ; car la santé de plus en plus déplorable de ma mère exigeait mes soins presque toute la journée. Alors je sentais à chaque instant combien, indépendamment de cette pensée, de cette volonté toujours d'accord sur tout, quelquefois même sans le savoir, il existait entre nous un rapport intime, profond, physique, enfin je ne sais quel magnétisme de sentiment et de douleur : dans la force de la jeunesse j'étais atteinte des coups destructeurs que recevait cette nature défaillante, et, sans y succomber, j'éprouvais les mêmes tourtemens. Le trait de M^{me} de Sévigné, *Ma fille, l'air que vous respirez me fait mal à votre poitrine*, devenait l'expression réelle, mais affaiblie, de toutes les souffrances que je ressentais pendant cette cruelle maladie. Un dispensaire, établi à Londres par la générosité d'un de nos princes⁸, me fournissait les médicaments nécessaires. Mais ces secours furent sans effet : l'âme seule de ma mère vivait en elle ; le souffle et la chaleur semblaient avoir quitté le corps, elle ne pouvait plus proférer une seule parole, et son existence physique presque éteinte était comme celle d'une ombre protectrice et chérie, qui, prête à s'évanouir, faisait d'opiniâtres efforts pour ne point m'abandonner. Pauvre, sur la terre étrangère, toutes ces disgrâces de la fortune n'étaient plus rien à côté de ce mal de la nature, de ce triste et long adieu, et de cette horrible séparation dont j'étais menacée. J'appris alors à connaître mieux encore toute la puissance de ces liens du sang si faciles, si doux à porter, et qui nous causent de si violentes angoisses lorsqu'ils se rompent. Dans la situation terrible où nous étions l'une et l'autre, la religion était notre unique appui, et de toutes les espérances de la terre, de tous les biens de notre patrie, elle seule nous était restée.

Prosternée près du lit de ma mère pendant ses rares et courts momens de sommeil, je tâchais, par la ferveur de mes prières, de suppléer à leur trop peu de durée. Un soir, comme j'avais prié plus longtemps qu'à l'ordinaire, j'entendis un léger mouvement, je tressaillis, et, élevant la tête, j'aperçus

ma mère qui d'une main languissante me donnait sa bénédiction : cette manière solennelle et nouvelle m'inspira le plus cruel pressentiment ; je me précipitai au chevet de son lit, je vis son œil ouvert, mais voilé ; la lumière avait cessé de s'y réfléchir ; il n'avait plus cette vivacité inquiète, pénétrante qui devinait toutes les peines de ma vie ; hélas ! il ne lui restait plus de la maternité que la douceur. Je recueillis ce dernier regard d'une mère mourante ! Souvenir déchirant, qui jamais pourrait vous oublier ! »

Ici la tête de M^{me} de Melval se pencha, des sanglots suspendirent son récit ; et les yeux mêmes de M. d'Olmont étaient mouillés de larmes.

M^{me} de Melval parut touchée de l'attendrissement que produisaient des détails auxquels son cœur attachait tant de prix ; un moment après, elle ajouta : « Vous sentirez, j'en suis sûre, tout ce que je dus éprouver lorsque je me vis solitaire dans cette chambre, et privée pour toujours de la constante et généreuse compagne de mes infortunes. A défaut de l'espérance longtemps trompeuse de la sauver, je m'attachais à toutes les illusions qui pouvaient me rapprocher d'elle, et me rendre presque une partie de son existence : mes regrets mêmes me devinrent chers ; dans la superstition de ma douleur, je voulus conserver, autant que je le pourrais, jusqu'à l'empreinte, jusqu'aux traces récentes de cette mort ; je m'opposai à ce qu'on enlevât le lit de ma mère ; je le couvris d'un voile noir, j'y plaçai une croix, il me devint comme une sorte de mausolée domestique et presque d'autel sur lequel je passais ma vie, prosternée, à prier et à gémir.

Un mois après, comme j'étais seule, hélas ! véritablement seule !.... la nuit étant assez avancée, un mouvement extraordinaire se fit entendre dans la maison où je logeais ; le bruit s'approchait de plus en plus ; l'on montait rapidement l'escalier ; bientôt l'on vint frapper fortement à ma porte ; je crus distinguer une voix qui ne m'était pas inconnue ; sans faire de réflexion, par je ne sais quel heureux pressentiment, je courus ouvrir, et je me sentis serrée étroitement dans les bras de la maréchale d'A*. qui s'était précipitée à ma rencontre. Je ne sais si elle fut frappée de la vue de mes habits de deuil, de cette chambre dans laquelle là douleur seule avait suspendu le travail, et de cette pompé funéraire dont un des deux lits était orné ; mais ses caresses, mêlées de pitié et d'une sorte d'effroi, ne furent jamais plus vives. *Venez avec moi*, me dit-elle, dès que ses transports muets furent apaisés ; *vous ne resterez point ici*. Elle m'inondait de ses larmes ; quant à moi, j'étais touchée, reconnaissante, mais je ne pouvais plus en répandre.

Malgré nos relations de parenté et la hauteur de son rang, la maréchale ne paraissait en rien humiliée de ma condition présente ; elle m'adressait, au contraire, avec tendresse, les éloges les plus exagérés sur le métier que j'avais pris, sur mon courage et ma misère. Cette femme vraiment élevée savait parfaitement ce qu'elle était ; mais sa fierté, sentiment naturel et de l'éducation, n'avait jamais été de l'arrogance : le manque d'argent, la privation subite des aises de la vie ne lui semblaient que des accidents variables et indifférens, qu'une espèce de perte à une partie de jeu un peu plus sérieuse que les autres ; elle n'avait pour le hasard que du dédain ; sa dignité tenait à ses principes : elle sentait que la noblesse ne peut descendre que lorsqu'elle s'abaisse et s'avilit.

Je suivis M^{me} d'A*. dans une petite maison qu'elle occupait près de Grosvenor-Square. J'emportai les voiles et la croix qui couvraient le lit de ma mère, et jamais je ne m'en suis séparée. Au moment de quitter mon garret, j'avais le cœur navré de douleur et de regret : je jetais de tristes regards sur cet asile, témoin de tant de souffrances, et dont cependant j'avais peine à m'arracher.

Arrivée chez M^{me} d'A*., elle me conduisit dans la chambre qu'elle me destinait, et veilla elle-même à ce que rien ne me manquât. Le lendemain, avant que je fusse levée, elle entra dans ma chambre, et j'appris alors à quel hasard je devais le bonheur de la revoir. Quelques vues du parc de M^{me} d'A*, et de l'intérieur de son hôtel, peintes sur les petits écrans que je faisais pour vivre, l'avaient misé sur mes traces, qu'elle n'avait pas quittées un instant jusqu'à ce qu'elle eût découvert le lieu de ma retraite. Elle voulut aussitôt connaître Florville qui, le premier, s'était chargé de la vente de mes dessins ; cet homme excellent et aimable la charma véritablement ; moi-même je me félicitai des occasions qui me permettaient de le rencontrer davantage. Quoiqu'il fût alors à peu près ruiné, son humeur n'était pas changée le moins du monde ; ses manières, ses habitudes étaient les mêmes ; il continuait à peu près le même genre de vie qu'à Paris : pendant plusieurs années de séjour à Londres il n'apprit pas un mot d'anglais, ne cessa de regarder comme étrangers les habitants du pays, et passa paisiblement son temps dans la bonne compagnie française, qui le recherchait pour l'agrément infini de sa conversation.

L'émigration offrait alors un étrange spectacle et les plus singuliers contrastes. Ce grand sacrifice fait à l'honneur avait été sans effet sur le ton et les mœurs des individus ; il semblait même que, dans cette subite

catastrophe, chaque classe eût reprises vertus, ses vices ou ses travers avec une ardeur nouvelle, et comme pour les représenter plus vivement aux yeux de l'étranger. Dans la haute société, l'esprit de cour et de fatuité survivait à la ruine de la monarchie ; c'était toujours la même gaieté moqueuse, les mêmes aventures, les mêmes intrigues, la même galanterie ; et ces hommes légers étaient encore plus fidèles à leur caractère qu'à leur souverain. A côté d'admirables exemples de vertu et de résignation, les plaisirs, les divertissemens de Paris et de Versailles, toute cette oisiveté agitée et bruyante des sociétés qui finissent, existait encore ; et cette corruption polie de mode et d'habitude se conservait au sein de l'infortune. Le malheur même était sans puissance sur une aussi vieille frivolité. Plusieurs belles dames avaient saisi cette occasion de se rajeunir dans un pays où l'on ignorait leur âge : les femmes de quarante ans revenaient à vingt-neuf ans ; on remarquait un air de jeunesse dans leurs manières et dans leur parure ; elles avaient repris la danse, les plumes et les fleurs que l'usage, trop rigoureux sans doute, les avait obligées de quitter à Paris depuis dix ans⁹ ; de loin même il fallait un peu de temps pour les reconnaître. On les voyait, aux courses de Newmarket et de Buxton, monter sur les chaises avec des manières étourdies et presque enfantines, tandis qu'elles laissaient de grandes filles en France. Ces victimes folâtres avaient encore tous les goûts de luxe et d'élégance de leur ancienne position : elles se faisaient mener par leurs nouvelles amies de Londres ; pour leur plaire, elles s'inondaient de thé, et se donnaient des maux de nerfs par reconnaissance. La société anglaise, de son côté, si je dois en croire les récits de M^{me} d'A*, n'était pas en reste de bonnes manières : les dames riaient avec éclat, sautillaient, changeaient de place à chaque minute, et s'imaginaient par toute cette agitation physique imiter parfaitement la gaieté et la légèreté françaises. Cette copie mutuelle de mœurs et de langage donnait à cette société quelque chose d'apprêté, de gauche et de factice.

M^{me} d'A* était bien éloignée de toutes ces futilités. Sa maison était le rendez-vous des membres les plus illustres du clergé, de la noblesse, de la magistrature, martyrs divers de la foi, de l'honneur et de la vertu : quelques orateurs célèbres des dernières assemblées, des écrivains de talent, proscrits de France, vinrent plus tard augmenter l'intérêt de ces réunions auxquelles prenaient part aussi plusieurs Anglais de distinction et des membres de l'église anglicane.

Malgré la profonde douleur qu'inspiraient les crimes de cette époque, les entretiens étaient animés ; il semblait que, ne pouvant se consoler de tant de malheurs ; l'on cherchât à se distraire par l'exercice de la raison et l'examen des choses du temps. Le clergé, dont la conduite était si noble dans la persécution, reprenait sur les esprits un ascendant que les idées philosophiques lui avaient fait perdre : comme l'a dit un peintre heureux des mœurs sociales¹⁰, l'on rentrait dans la religion, dans la morale, par l'honneur. Cette influence même paraissait s'étendre jusque sur le culte réformé ; déjà les cérémonies étaient plus pompeuses à Saint-Paul ; des bibles catholiques avaient été imprimées à Oxford ; les curés français inspiraient à Londres un respect universel : peut-être même que le retour à l'unité de cette portion si éclairée de la dissidence n'eût point alors été impossible ; les souffrances de notre clergé en avaient plus appris que la controverse, et le génie de Bossuet avait été moins puissant que l'exemple de tant de vertus. Il serait en effet difficile de peindre avec quel zèle, quelle délicatesse, cette hospitalité s'exerçait non seulement envers les individus, mais presque envers les opinions. Cette charité était à la fois chrétienne et populaire ; elle était pratiquée jusque dans les dernières classes¹¹, si supérieures en Angleterre à celles des autres pays ; tant le christianisme, aidé de l'instruction et des lumières, devient encore plus généreux, plus étendu et plus secourable.

Un évêque anglican fit cependant un jour à ce sujet une remarque qui, malgré l'extrême modération avec laquelle il s'exprimait, me frappa tristement et m'inspira un instant une sorte de regret catholique. Supposez, disait-il, que par une révolution contraire, par quelque autre grande catastrophe, notre clergé proscrit eût été contraint tout entier de fuir dans votre patrie, l'on eût d'abord essayé de nous convertir ; et, si cela n'eût pas pris, on nous aurait tous abandonnés avec nos femmes et nos enfans ; car, ajoutait-il en plaisantant, à moins d'être Fénelon ou Fléchier, comment secourir des hérétiques ? Convenez au moins que si nous n'avons point l'*autorité*, comme disent déjà quelques uns de vos nouveaux docteurs, la charité nous reste, et que l'une vaut bien l'autre. Nous croyons en effet que le christianisme pratiqué sincèrement est la vérité dans toutes ses communions. Il y a dans cette loi divine tant de vérité et d'amour, que la connaissance, même imparfaite de ses enseignemens, suffit encore aux besoins de l'esprit et du cœur de l'homme.

Cette tolérance dont la réforme se vante, reprit avec raison un grand-vicaire, homme très éclairé, comme l'étaient alors tous les hommes de cette classe, est cependant assez simple, puisque, divisée elle-même en une multitude de sectes, elle doit excuser et même défendre, comme on vient de le faire si bien, la diversité des croyances : l'Eglise, au contraire, condamne tout ce qu'elle ne lui paraît pas la vérité ; c'est en ce sens seulement qu'elle est intolérante, elle l'est comme Dieu même est intolérant ; il peut supporter l'erreur ; il ne l'approuve jamais. Mais cette juste rigueur sur les opinions n'exclut point la charité envers les individus ; cette charité est aussi l'un de nos premiers devoirs, et ce n'est pas sans doute à la doctrine qui a produit un François de Sales et un Vincent de Paule qu'on doit reprocher d'en manquer. Ces discussions étaient sévères, mais alors elles n'affaiblissaient en rien l'intérêt, et l'estime profonde que l'on avait pour des hommes malheureux, fidèles à leurs sermens et à la voix de leur conscience.

Les magistrats des anciens parlemens qui venaient chez M^{me} d'A*. étaient en petit nombre. Ces hommes vénérables vivaient retirés et modestes comme me au temps de leur grandeur et de leur opulence.

Parmi ces exilés, se trouvaient aussi des hommes qui, plus simples et plus grands que certains héros si vantés de l'antiquité, devaient rapporter plus tard dans leur patrie, en échange de la proscription, des secours pour l'enfance, la souffrance et la vertu¹². Ces bienfaiteurs de l'humanité étaient aussi chassés de la terre natale, car ils devaient être suspects aux bourreaux qui l'opprimaient.

A la suite de ces actions d'hommes, je ne craindrai point de rappeler le courage d'une femme généreuse¹³ qui plusieurs fois avait traversé la mer pour sauver la fortune et la vie de l'homme qu'elle aimait. Femme d'un vrai grand caractère, dans laquelle l'intrépidité et la bonté s'alliaient d'une manière si noble et si touchante, qui dans cet isolement où la société l'avait rejetée souffrait de sa force même et de sa puissance, puisqu'elle ne pouvait donner à la vertu que des exemples suspect son stériles, noble créature qui toute sa vie eut des sentimens et des opinions contraires à ses intérêts, et chez laquelle un instinct élevé, une certaine vivacité de bon sens suppléait aux principes, et produisait le même dévouement et les mêmes sacrifices. »

Ici M^{me} de Melval crut devoir s'excuser des digressions qu'elle mêlait à son histoire. « Il me semble, dit-elle, que j'échappe aux tristes souvenirs de ma vie par ces peintures de la société et le détail des observations qui m'ont frappée. — Croyez, reprit aussitôt M. d'Olmont, que ce qui a pu intéresser

une âme comme la vôtre, a droit à l'intérêt de tout le monde et surtout au mien. » M^{me} de Melval continua : « La littérature de l'émigration était très forte. De grands poètes, de profonds publicistes, d'habiles et d'ingénieux critiques, long-temps à la mode dans les sociétés de Paris, vivaient alors de leurs travaux, inquiets, quelques uns même avec exagération, sur leur propre subsistance¹⁴. A côté de noms déjà célèbres, une grande destinée littéraire se préparait ; grâce à ce noble génie, le christianisme et la royauté si indignement outragés allaient enfin trouver un vengeur, et cette même liberté, démocratique et sanglante, devait devenir un jour monarchique et secourable.

Ce côté social de l'émigration fut un jour très bien développé par Florville dans un rapprochement qui avait été établi entre cette émigration, et l'émigration causée par la révocation de l'édit de Nantes. Cette dernière mesure, disait-il, impolitique et cruelle, n'avait cependant fait sortir de France que des ouvriers ; c'était en quelque sorte la partie matérielle de la nation qui était frappée ; la révolution française, au contraire, a chassé le clergé, la noblesse, la magistrature, toutes les classes intellectuelles et spéculatives, toute la spiritualité de la société. Voltaire s'est moqué de ce qu'il appelait le *style réfugié* ; assurément il eût trouvé que Delille, Fontanes, Esménard, Rivarol, et autres réfugiés de cette époque, s'expriment en assez bons termes. Vous avez raison, reprit froidement l'évêque anglican, notre émigration industrielle fut, il est vrai, moins élégante et moins polie que la vôtre ; car les Pellisson, les Brueys, tous les beaux-esprits et les ambitieux restèrent en France et quittèrent leur foi pour garder leurs places ; mais le travail et la pauvreté ont été fidèles.

Malgré la différence d'esprit, de mœurs et d'habitude de ces divers exilés, une commune erreur, une même illusion, les abusait tous : c'était l'espoir d'un prochain retour ; l'on accueillait avec la dernière crédulité les bruits de changemens survenus en France, et les hommes même les plus éclairés étaient dupes quelquefois de ces trompeuses nouvelles ; tant l'absence forcée de la patrie est insupportable aux natures sérieuses comme aux natures frivoles ; tant il est difficile de consentir jamais à l'idée de la perdre. Cette absence paraît à notre âme comme une sorte de mort ; elle la repousse avec le même instinct qui l'empêche de croire à sa propre destruction, et lui conserve jusqu'au tombeau l'espérance intime et certaine de son immortalité.

Le climat de Londres était mauvais pour la maréchale : les brouillards, la vapeur du charbon de terre, lui causaient de fréquentes défaillances et de graves indispositions ; bientôt elle fut réduite à ne recevoir que très peu de monde. Au milieu des vives alarmes que m'inspirait l'état de sa santé, j'éprouvais toutefois une sorte de consolation et de douceur à lui prodiguer les soins les plus tendres. Hélas ! ceux-là aussi devaient être inutiles ; tant une fatalité cruelle semblait poursuivre tout ce que j'aimais, et voulait que je fusse seule au monde, livrée à ce tourment inexprimable d'appeler, de chercher en vain un cœur qui pût me répondre.

Indépendamment de la douleur amère dans laquelle me plongea la mort de la maréchale, je me trouvai bientôt dans un extrême embarras, et que, malgré ma fâcheuse destinée, j'ignorais encore. Cette femme vive, imprévoyante, avait placé les débris de sa fortune à fonds perdu : une bienfaisance irréfléchie avait ajouté au désordre de ses affaires. Notre maison fut tout à coup assaillie de créanciers dont je ne me doutais pas. L'effroi de ces poursuites (vous connaissez la sévérité des lois anglaises contre les débiteurs), joint au chagrin que j'éprouvais de la perte de M^{me} d'A*, m'avait jetée dans le plus violent désespoir, et je ne savais plus vraiment que devenir, lorsque le matin même du jour où je devais payer ces dettes qu'il m'était si complètement impossible d'acquitter, un vieux valet de chambre, de l'air le plus honnête que j'aie jamais vu, vint demander à me parler, et me remit une décharge des créanciers de la maréchale. Malgré mes vives instances, il me fut impossible de connaître la main qui me secourait : alors, dans l'effusion de ma reconnaissance, je détachai un anneau que m'avait donné Madame d'A*, et qui était la seule chose de quelque prix que je possédasse ; et je ne crus pas manquer à sa mémoire en confiant à des mains aussi généreuses le don que je tenais de sa bonté. Depuis, je n'ai pu découvrir encore le nom de ce bienfaiteur caché, et, parmi tous les regrets de ma vie, parmi tous les besoins d'aimer que je n'ai pu satisfaire, celui-là, je vous assure, n'est pas le moins sensible. »

Ici l'émotion de M^{me} de Melval la força de s'arrêter un instant ; M. d'Olmont lui-même parut se troubler. Toutefois il garda le silence, afin de prouver avec quel intérêt il écoutait ce récit.

« Cependant, reprit M^{me} de Melval, la grande émigration de Londres commençait à se disperser ; déjà l'on rentrait en France avec de faux passeports, et sous des noms supposés. Florville avait pu partir quelque temps avant la mort de la maréchale : un de ses anciens amis, qui avait

embrassé la cause de la révolution, était devenu ministre, et l'avait fait revenir pour se l'attacher. Il croyait qu'avec son esprit, la variété de ses connaissances, Florville lui serait utile pour faire des brochures, des articles, et vanter dans le journal officiel la sagesse *paternelle* du gouvernement et les talents de l'homme d'état *consommé*, chargé du ministère qu'il dirigeait. Mais ce protecteur intéressé éprouva là-dessus quelque mécompte : Florville consentit à demeurer chez lui, mais il n'écrivit point une seule ligne ; il reprit sa vie de paresse, d'indépendance et de plaisir ; il continua de visiter les belles dames de l'aristocratie des fournitures et de l'empire, comme il avait vu celles de l'ancien régime ; car il ne lui fallait pour être heureux que des fêtes, de Jolies femmes et de beaux habits. De toutes les affaires du ministère, la seule dont Florville voulut bien se charger fut le choix du cuisinier du ministre ; choix excellent, dit-on, et qui, à l'insu de cet homme aimable et frivole, lui donna la seule influence que jamais il ait obtenue sur les choses du monde.

Lorsque je me vis à peu près seule, je cherchai de nouveau par mon travail à me procurer des moyens d'existence. J'aurais pu, comme bien d'autres Françaises qui ne s'y entendaient guère, entreprendre une éducation, où donner des leçons dans quelque pensionnat ; mais je n'ignorais pas qu'il fallait, pour remplir avec conscience ce genre de devoirs, une attention, un dévouement, une certaine force morale, dont je ne me sentais plus capable après tant de malheurs et d'émotions pénibles. Je préfèrai reprendre le travail de mes mains, et, comme dans mon garret, je fis des ouvrages de broderie, de tapisserie et quelques petits tableaux, soit de paysage, soit de genre. Les occupations matérielles, si elles ne peuvent rendre le calme à notre âme, lui causent du moins une sorte d'engourdissement qui la repose ; tandis que l'exercice de ses facultés l'agite, la trouble et réveille en elle toutes les douleurs dont elle a autrefois souffert.

Dans l'état d'isolement où je me trouvais, le bruit et le mouvement d'une grande capitale telle que Londres ne pouvait me convenir : je me retirai à ***, petite ville, mais riche, dans le York-Shire ; j'y trouvai dans mon travail des moyens suffisants d'existence. J'avais d'ailleurs inspiré aux habitants cette sorte d'intérêt d'hospitalité et de bienfaisance, qui distingue la nation anglaise ; ce sentiment si réel, si vrai, sous des formes si froides et presque indifférentes ; cette vieille, cette véritable Angleterre, la seule que

j'aie connue, car je n'étais point sortie à Londres de la société française de M^{me} d'A*, m'a laissé de profonds souvenirs d'estime et de reconnaissance.

Je ne songeai à quitter ce pays qu'après le rétablissement de nos princes. Alors il me sembla qu'il ne devait plus rester de Française sur la terre étrangère, et j'eus l'ambition de revoir ma patrie. Divers obstacles, le fatal événement des *cent jours*, retardèrent ma rentrée pendant plus et d'une année. De retour à Paris, des amis de ma famille se souvinrent de moi et me firent rencontrer le comte de ***, chargé pendant quelques années de l'administration de la liste civile, de ce département de secours et de bienfaits pour toutes les souffrances et tous les sacrifices. Cet homme distingué alliait la bienveillance au discernement : instruit des services de ma famille, de ma position actuelle et d'une partie de mes malheurs, il me fit obtenir une pension du roi, avec la grâce pleine de bonté qui lui était naturelle. Malgré la faveur dont je fus l'objet, cette pension ne pouvait être considérable. Alors je désirai entrer dans cette maison ; ma pauvreté, en restant dans le monde, eût été remarquée, et avant tout je craignais de paraître : ici, cette pauvreté est une sorte de convenance. Ma vie est cachée ; je retrouve le soleil, l'air de ma patrie, seuls biens dont je puisse jouir, car depuis longtemps je ne demande plus rien à la société. »

Après avoir achevé ce récit, M^{me} de Melval garda quelque temps le silence ; mais c'était plutôt un silence d'émotion que de fatigue. Sans lui laisser de regrets, cette première et longue confidence des événements de sa vie causait à M^{me} de Melval une sorte de surprise ; tant pour cette femme vertueuse l'oubli d'elle-même était devenu d'un principe une habitude.

M. d'Olmont avait été vivement frappé de la révélation complète d'une destinée dont quelques parties seulement lui étaient connues. Bientôt un entretien plein d'abandon vint succéder à cet attendrissement muet et réciproque. Ils gagnèrent ensemble lentement l'allée la plus voisine du lieu retiré où ils s'étaient assis ; ils la parcoururent plusieurs fois, livrés à des impressions douces et nouvelles. M. d'Olmont ne pouvait se séparer de M^{me} de Melval ; il la reconduisit jusqu'à l'entrée de son pavillon, il lui demanda en grâce d'être reçu chez elle, et fut cette fois assez heureux pour l'obtenir.

Le jour suivant, telle était son impatience, qu'il se rendit même au pavillon un peu trop tôt : M^{me} de Melval jouait du piano dans sa chambre à coucher ; M. d'Olmont attendit quelque temps, seul, et jusqu'à la fin du

morceau, dans un petit salon qui précédait cette pièce. Ce salon était orné de portraits et de tableaux que M. d'Olmont reconnut : l'on y voyait le portrait de la mère de M^{me} de Melval, celui de M^{me} d'A*, un autre portrait charmant de M^{me} de Melval dans sa jeunesse, et, près du château et de l'hospice de M^{me} de Melval (le château n'était que sur le second plan), un intérieur du garret de Londres, et la scène des créanciers dont elle avait été si heureusement délivrée. Sur la table étaient des pinceaux, une boîte à couleurs et un album ouvert. Le charme de la musique, l'éclat et le parfum des fleurs qui couvraient la cheminée, la beauté des dessins, toute cette atmosphère poétique enchantait l'imagination toujours jeune et un peu romanesque de M. d'Olmont ; et, dans ce moment, jamais homme ne sentit moins cette gêne et cet ennui que font ordinairement éprouver d'avance les premières visites. L'album de M^{me} de Melval offrait un recueil d'images et de dessins servant d'expression et de développement à une pensée ou à un sentiment ; les dessins et les inscriptions qui suivent frappèrent M. d'Olmont.

Une forêt indienne et un arbre abattu d'un coup de hache : LA VERTU PARDONNE AU MÉCHANT, COMME L'ARBRE GANDA (sandal) PARFUME LA HACHE MÊME QUI L'A FRAPPÉ¹⁵.

Un oiseau volant au milieu des airs ; il porte un rameau d'or, et traîné le lien qui le tenait attaché : JE SERAI COMME L'OISEAU QUI PORTE UN RAMEAU D'OR A CELUI QUI L'AVAIT DÉLIVRÉ¹⁶.

Un bois de sapins, mêlé de rochers et éclairé par la lune : L'ESPÉRANCE RESSEMBLE A LA FORÊT DE SAPINS. TOUJOURS VERTE, MAIS TOUJOURS TRISTE¹⁷.

Un boulon de rose isolé et flétri sur sa tige : L'INSECTE RONGE LES BELLES ROSES DU PRINTEMPS, SOUVENT MÊME AVANT QUE LEUR TENDRE BOUTON SOIT ÉPANOUI ; C'EST DANS LE MATIN DE LA JEUNESSE, A L'HEURE DES DOUCES ROSÉES, QUE LES SOUFFLES CONTAGIEUX SONT LE PLUS FRÉQUENS¹⁸.

Un vieillard assis près d'un temple, dans un beau paysage de soleil couchant :

APPROCHE-T-IL DU BUT, QUITTE-T-IL CE SÉJOUR,
RIEN NE TROUBLE SA FIN, C'EST LE SOIR D'UN BEAU

JOUR¹⁹.

Un myrte touffu planté sur un tombeau, couvrait de ses rameaux et de son ombre deux urnes renfermant les cendres de deux amis : CET ARBRE, LOIN DE VIEILLIR, SE RENOUVELLE DE DIX ANS EN DIX ANS ; ET LES DIEUX ONT VOULU FAIRE VOIR, PAR CETTE MERVEILLE, QUE LA VERTU, QUI JETTE UN SI DOUX PARFUM DANS LA MÉMOIRE DES HOMMES, NE MEURT JAMAIS²⁰.

Un volcan couvert de neige : L'HIVER A BEAU COUVRIR L'ETNA DE SES GLACES, SON SEIN N'EST PAS MOINS EMBRASÉ²¹.

Sous un ciel brûlant un homme fatigué gravissait avec peine une montagne : LE MALHEUR RESSEMBLE A LA MONTAGNE DE BEMBER, AUX EXTRÉMITÉS DU ROYAUME BRULANT DE LAHOR : TANT QUE VOUS LA MONTEZ, VOUS NE VOYEZ DEVANT VOUS QUE DE STÉRILES ROCHERS ; MAIS QUAND VOUS ÊTES AU SOMMET, VOUS APERCEVEZ LE CIEL SUR VOTRE TÊTE, ET A VOS PIEDS LE ROYAUME DE CACHEMIRE²².

Des sauvages d'Amérique recueillaient précieusement la liqueur qui découlait du tronc d'un arbre fendu : LE CŒUR EST COMME CES SORTES D'ARBRES QUI NE DONNENT LEUR BAUME POUR LES BLESSURES DES HOMMES, QUE LORSQUE LE FER LES A BLESSÉS EUX-MÊMES²³.

Un horizon étendu, avec de hautes montagnes dans l'éloignement, qui se confondent avec le ciel : AINSI QUE L'AVENIR, L'ÉLOIGNEMENT FAIT NAÎTRE EN MOI LE SENTIMENT DE L'ESPÉRANCE ; MON CŒUR OPPRIMÉ CROIT QU'IL EXISTE PEUT-ÊTRE UNE TERRE BIEN ÉLOIGNÉE, OÙ, A UNE ÉPOQUE DE L'AVENIR, JE POURRAI GOUTER ENFIN CE BONHEUR. POUR LEQUEL JE SOUPIRE²⁴.

Le bord de la mer, avec les détails peints dans le passage suivant : L'ARBRE SE FLÉTRIT LONGTEMPS AVANT DE TOMBER ; LE NAVIRE PEUT VOGUER ENCORE, QUOIQUE PRIVÉ DE SES MATS ET DE SES VOILES ; LE TOIT D'UN CHÂTEAU S'ÉCROULE, MAIS SES RUINES ENCOMBRENT LONG-TEMPS LES APPARTEMENTS SOLITAIRES ; UN REMPART. RESTE ENCORE DEBOUT QUAND LES OURAGANS ONT RENVERSÉ SES CRÉNEAUX ; LE JOUR CONTINUE DE S'ÉCOULER MALGRÉ LES NUAGES QUI

OBSCURCISSENT LE SOLEIL ; C'EST AINSI QUE LE CŒUR EST BRISÉ PAR LA DOULEUR, SANS QUE LES SOURCES DE LA VIE SOIENT TARIES²⁵.

Deux ruisseaux se perdant et disparaissant après avoir serpenté dans un vallon :

LA SOURCE DE MES JOURS COMME EUX S'EST ÉCOULÉE ;
ELLE A PASSÉ SANS BRUIT, SANS NOM ET SANS RETOUR :
MAIS LEUR ONDE EST LIMPIDE, ET MON ÂME TROUBLÉE
N'AURA PAS RÉFLÉCHI LES CLARTÉS D'UN BEAU JOUR²⁶.

Un Arabe mourant de soif dans le désert : LE DÉSERT EST INEXORABLE, LA GOUTTE D'EAU COMME LA RIVIÈRE SONT TARIES, ET LE BONHEUR D'UN JOUR EST AUSSI DIFFICILE QUE LA DESTINÉE DE LA VIE ENTIÈRE²⁷.

Scène de nuit dans la campagne ; un voyageur perdu, consterné : IL Y A DES ILLUSIONS QUI SONT COMME LA LUMIÈRE DU JOUR ; QUAND ON LES PERD, TOUT DISPARAIT AVEC ELLES²⁸.

M. d'Olmont regardait avec attention un dernier dessin représentant un vieux chêne et un rosier dépouillé, avec cette inscription : LORSQUE LE TEMPS DESSÈCHE UN CHÊNE, ON DIT QU'IL SE COURONNE ; QUAND IL COMMENCE A DÉCOLORER UNE ROSE, ON DIT QU'ELLE EST FLÉTRIE²⁹, au moment même où M^{me} de Melval parut. M. d'Olmont, surpris, fit observer que cet album était ouvert, et s'excusa néanmoins de l'avoir parcouru, « Quant à cette dernière image, lui dit-il d'un ton à la fois mêlé de politesse et de sentiment, et à l'inscription qui l'accompagne, je la trouve maintenant plus ingénieuse que vraie. » M^{me} de Melval ne crut pas devoir répondre à ce compliment, afin d'éviter le tour fade et un peu suranné qu'aurait pris la conversation. Ils parlèrent d'abord du génie de quelques uns des grands écrivains dont l'album de M^{me} de Melval contenait des pensées. Mais cet entretien littéraire ne suffit bientôt plus à la tendre curiosité de M. d'Olmont ; il amena la conversation sur les

sentimens exprimés dans plusieurs des inscriptions, qui avaient été pour lui une révélation nouvelle des impressions de M^{me} de Melval et comme le complément à son récit : le malheur, la destinée, la vanité des plaisirs de la vie, les jouissances de l'imagination quelquefois moins fugitives et moins fragiles que la réalité même, devinrent pour ces deux solitaires d'heureux et d'interminables sujets de réflexions et même d'émotions nouvelles. Leurs âmes sensibles se devinaient par un instinct prompt et sûr, et, sans les faire dissenter, une raison naturelle mettait sur tous les points leur esprit d'accord.

Cependant cette sorte de confiance laissait beaucoup à désirer à M^{me} de Melval, puisqu'elle ignorait l'histoire de M. d'Olmont, et ne pouvait comme lui expliquer par des souvenirs et des faits dont elle fut instruite, les impressions qu'il laissait paraître. Elle crut devoir lui faire remarquer cette différence, et elle ajouta : « Il me semble, que je vous ai montré assez de confiance, pour oser aussi en espérer un peu de votre part. Si j'ai appris vos sentimens, je ne sais presque rien de votre vie, et, je vous l'avoue, j'aimerais à voir l'effet des événemens sur une âme comme la vôtre. » M. d'Olmont fut trop touché de ce désir pour ne pas s'empresser de le satisfaire.

Le lendemain de bonne heure il retourna chez M^{me} de Melval, et lui remettant un cahier de plusieurs feuilles roulées ensemble : « Voici, lui dit-il, ce que vous m'avez demandé ; ce sont les souvenirs de ma vie que j'ai recueillis rapidement. » Pour cette seule fois, il éprouva, en donnant ce manuscrit à M^{me} de Melval, une émotion telle qu'il lui fut impossible de prolonger sa visite, et bientôt il se retira.

De son côté, M^{me} de Melval, quoiqu'elle eut désiré avec impatience connaître les détails de l'histoire de M. d'Olmont, ne pouvait, au moment d'en commencer la lecture, se défendre d'une sorte de crainte et de tristesse ; je ne sais quel pressentiment faisait palpiter son cœur, et semblait lui dire qu'une partie inconnue de sa destinée allait se découvrir à elle ; enfin les yeux humides et d'une main tremblante, elle prit ce cahier, et lut attentivement ce qui va suivre :

« J'éprouve quelque embarras à raconter l'histoire de ma vie ; car la plus grande partie de cette vie a été inutile ou mal employée. Elle ne se compose guère que d'incidens et d'aventures ; mon activité même n'a souvent été que de l'agitation, et, à j'ose le dire, telle a été la contradiction perpétuelle de mes sentimens et de ma destinée, que moi aussi je n'ai pu vivre de cette

vie de l'âme pour laquelle il faut être deux³⁰. Ce récit des mécomptes de mon cœur doit paraître froid, car les impressions profondes acquièrent seules par les souvenirs un charme, un intérêt et même une vérité nouvelle, puisqu'elles sont alors exemptes de troubles et de transports ; l'histoire des faits, au contraire, finit toujours par être incertaine, et notre mémoire indifférente les confond ou les oublie.

Aujourd'hui que les liens domestiques ont repris dans les classes élevées tout leur empire, ma première enfance et mon éducation paraîtront bien singulières ; mais alors cette éducation n'était pas la seule de ce genre. J'avais eu le malheur de perdre ma mère en naissant ; malgré la bonté naturelle de mon père, l'extrême dissipation à laquelle il était livré ne lui permit pas de s'occuper réellement de moi. La femme qui me nourrit demeurait dans un faubourg éloigné ; on me laissa chez elle jusqu'à sept ans ; seulement, les dimanches matin, j'étais amené quelques instans devant mon père, tandis qu'on le poudrait et le frisait. Je n'ai point oublié ces courtes apparitions ; je traversais les vastes salles de l'hôtel, offrant encore les traces des plaisirs du jour précédent, ou remplies par les préparatifs de la fête du soir : des tables de jeu, des instrumens de musique, des décorations renversées étaient pêle-mêle ; je ne concevais rien surtout à l'usage de ces dernières, que je ne voyais jamais qu'au soleil ; enfin, après avoir surmonté, gravi, avec peine, tous ces obstacles, redoutables pour ma faiblesse, j'arrivais par un escalier détourné, jusque dans le petit cabinet, tout parfumé, de mon père, d'où, après quelques caresses, J'étais régulièrement reconduit dans l'espèce de chaumière de mon faubourg.

A sept ans, l'on eut l'idée de m'envoyer chez une vieille tante qui demeurait au fond du Dauphiné. Je partis par le coche, avec une bonne, et fus trois semaines en route. Cette sœur de mon père, beaucoup plus âgée que lui, me reçut très bien ; elle avait de l'esprit, de la raison, et au lieu de contraindre mes petits penchans, elle les dirigea. Elle détruisit cet ascendant de servantes, cette accointance subalterne et vulgaire auxquels j'avais été jusqu'ici livré ; elle me donna le goût de l'application, enfin je lui dois les meilleures et presque les seules bonnes leçons que j'aie reçues de ma vie.

Au bout de trois ans, je revins à Paris, et fus mis dans un des grands collèges de l'université. Déjà le désordre qui tourmentait la société avait pénétré dans ces vieux établissemens ; la discipline extérieure durait encore, mais l'ordre moral n'existait plus. L'antique gravité des maîtres était singulièrement affaiblie ; une sorte d'égalité joyeuse commençait à

s'introduire entre eux et leurs disciples ; ils devenaient hommes du monde, et, si les bonnes qualités de plusieurs nous les faisaient aimer, déjà ils n'inspiraient plus le même respect. Je restai au collège le nombre d'années convenues et consacrées, et fus assez heureux dans mes exercices.

Je passai ensuite dans un régiment, et après deux années de la vie de garnison, pendant lesquelles j'avais utilement employé mon temps, soit à l'étude des sciences et des lettres, soit en cultivant quelques talens agréables, j'obtins de venir passer l'hiver à Paris. Quoique mon père me trouvât, comme il le disait, un peu *pédant*, il n'était pas au fond mécontent de ma conduite et de la réputation que je m'étais faite. Je demurai chez lui ; et, pour la première fois de ma vie, je couchai, à vingt ans, sous le toit paternel.

Le monde dans lequel je me trouvais jeté était très brillant. J'allais principalement chez la princesse. D*, Polonoise, amie de mon père. Sa maison était le rendez-vous de beaucoup d'étrangers. Malgré l'éclat des titres de la plupart d'entre eux, quelques uns cependant étaient d'une existence assez incertaine ; ils se donnaient un état, et obtenaient une sorte de considération européenne par le jeu et le vice. Cette colonie bruyante de tous les égoïstes et de tous les oisifs distingués des grandes capitales, cette espèce de bohémiens de salons, n'étaient unis que par le goût et l'avidité des mêmes jouissances, car depuis long-temps ils avaient renoncé à tous les liens de patrie et de famille. L'on arrivait très tard chez M^{me} D*, et les autres salons de Paris semblaient comme se vider dans le sien, qui ainsi réunissait les mondains les plus intrépides, et comme les derniers et les plus infatigables combattans de cette arène. Malgré les habitudes de travail et de méditation que j'avais prises, je me plus, je l'avoue, un peu trop dans cette société ; tant les manières y avaient de charme et de politesse.

Madame D* avait auprès d'elle une nièce, fille d'un Français marié à sa sœur, et mort depuis long-temps. Mon père, quoique le moins absolu des hommes, aurait désiré me la faire épouser, et pendant quelque temps je crus moi-même éprouver pour elle une vive inclination. Euphrasie en effet était élégante et jolie ; elle dansait à ravir, souriait avec grâce ; mais en causant avec elle, je m'aperçus bientôt que son unique ambition était d'être à la mode, d'avoir des *liaisons brillantes*, d'entrer dans de beaux salons en grande parure, de montrer de *jolies choses*, et qu'au fond elle n'avait pas une idée et pas un sentiment. A la facilité avec laquelle je me détachai d'elle, je vis que mon cœur n'avait pas été touché ; Euphrasie elle-même ne

parut pas m'en vouloir de l'indifférence que je lui marquai ; et, comme auparavant, elle ne cessa d'enchanter tout le monde.

Cette coquetterie d'habitude et superficielle, cette vanité de plaire au hasard, qui le plus souvent chez les femmes ne détruit point l'innocence, amène pourtant les mêmes résultats que la faute, et porte les mêmes ravages dans la société. Elle produit, elle excite, surtout chez les jeunes gens, ce besoin impétueux d'aimer qui, repoussé d'un objet, ne s'arrête enfin qu'après avoir été satisfait. J'éprouvai bientôt les terribles effets de cette coquetterie imprudente. J'étais dans tout le feu de la première jeunesse : et ne pouvant aimer Euphrasie, je crus trouver le bonheur près d'une femme passionnée, être singulier, extraordinaire, dont l'âme brûlante et l'imagination malheureuse réunissaient tous les extrêmes ; faible, séduisante, emportée, c'était Didon, Armide, Velléda. Je ne m'arrêterai point sur cette époque orageuse de ma vie, ni sur la catastrophe qui termina les jours de cette triste victime de son propre délire. Mais, s'il était permis d'appliquer à l'amour une expression célèbre empruntée à la politique, je pourrais dire aussi que, dans ce nouveau et violent mécompte, j'ai plutôt *traversé* le bonheur que je ne l'ai trouvé.

Le cœur rempli de sentimens amers, je cessai d'aller dans le monde, livré, je n'ose dire aux regrets, mais à la plus profonde douleur. Malgré la solitude dans laquelle j'étais plongé, j'entendais louer, avec un accord toujours si rare, vos grâces naïves, vos sentimens à la fois si vrais, si simples et si élevés, votre raison parfaite, le charme de votre esprit et votre goût pour les arts. Je désirai aller chez M^{me} la maréchale d'A*. La veille même du jour où j'étais sûr de vous y trouver, je fus subitement obligé d'aller à mon régiment pour une inspection ; et, quoique j'eusse précipité mon retour, déjà vous étiez depuis deux jours l'épouse de M. de Melval, et vous veniez de partir avec lui pour sa terre de Lorraine. J'avais appris dans la suite avec tristesse les chagrins dont cette union mal assortie avait été la source. Au moment de la mort de M. de Melval, j'étais hors de France, et dans l'impossibilité complète d'y rentrer. »

A la lecture de ces derniers détails, le manuscrit était plusieurs fois échappé des mains de M^{me} de Melval. Cette découverte nouvelle, inattendue dans ses propres infortunes, ce malheur dans le passé, cette occasion manquée, et de si près d'une félicité sans bornes, l'avaient complètement abattue ; elle eut une peine extrême à se remettre ; tant ses

anciennes douleurs semblaient comme revenues à la fois et redoublées par le regret et la comparaison du bien qu'elle avait perdu.

Le récit de M. d'Olmont continuait ainsi :

« J'avais été forcé d'émigrer de bonne heure, et je m'étais rendu à Turin, où je devais attendre des ordres. Quoique la révolution ne fût pas encore accomplie, la royauté n'était déjà plus qu'un vain simulacre. Je passai plusieurs années dans cette ville, qui offre le rare mélange de mœurs italiennes et d'habitudes de guerre ; le séjour alors en était agréable, et déjà un assez grand nombre de Français s'y étaient rendus. Nous étions d'ailleurs très bien accueillis par les habitans et les militaires, auxquels nous unissaient les mêmes vœux et les mêmes intérêts.

J'eus alors le bonheur de connaître un de ces hommes rares que l'on n'oublie point, le comte X. de M**, né en Savoie, et officier au service de Sardaigne. Ce compatriote de François de Sales, dans une carrière toute opposée, avait son âme vive et aimante, son génie tendre et naïf, gracieux et pathétique ; peintre terrible des douleurs de l'isolement dans quelques pages impérissables, il était le plus doux, le plus sociable des hommes ; voyageur et militaire par sa destinée, il cultivait avec délices les sciences, les arts et la retraite. Combien de fois je me plus à m'égarer avec lui dans ces bocages épais de la colline de Turin ! Rempli de cette vague inquiétude de la jeunesse, je jouissais des épanchemens de cet ami sincère, hospitalier, et de ce philosophe si vrai et si modeste.

Une des maisons dans lesquelles j'avais été présenté était celle du marquis R., chargé des affaires d'un petit prince d'Italie à Turin. Le marquis R. était un assez bon homme, de peu d'esprit, et, quoique très épais, toujours agité, toujours en l'air ; il ne manquait ni un seul lever, ni une seule réception, ni une seule cérémonie ; et de sa petite légation il faisait une véritable ambassade. Aussi les ministres des grandes puissances l'avaient-ils surnommé plaisamment le *surchargé*. Sa femme, personne remplie de prétentions et de manies, séparée de lui autant qu'elle le pouvait par des voyages continuels chez ses amies et ses simples connaissances, ne lui avait donné ni le goût ni l'habitude de la vie intérieure. Aussi, excepté les heures où il *travaillait*, M. R. n'était jamais chez lui. Tous les soirs, il courait à l'Opéra ou aux petits spectacles ; et presque toujours il m'arrivait, lorsque j'avais dîné chez lui, de me trouver seul, après sa fuite, avec un vieil abbé précepteur de ses enfans encore en bas âge, et sa fille Georgine.

C'était une grande personne, assez belle, âgée d'un peu plus de vingt-cinq ans, et à laquelle la grosse frivolité, la négligence de son père et une fortune médiocre, ne donnaient guère plus d'espoir de se marier. Georgine avait de la singularité ; elle ne pouvait pardonner aux dames françaises le rouge qu'elles mettaient alors, et elle-même s'appliquait un pied de blanc, quoique cela lui fût bien inutile, car elle était blanche ; mais elle voulait le paraître encore davantage sous son voile et ses habits noirs. Excepté cette sorte de sensibilité d'emprunt, extérieure, si l'on peut le dire, produite par la lecture de quelques romans anglais et français, le défaut de surveillance et presque d'éducation avait conservé à Georgine, sans aucune altération, son caractère italien. Elle avait de l'exaltation et des idées communes, de la superstition sans piété véritable, de la familiarité et point d'abandon, une sorte de hauteur et point de dignité, de la naïveté et point de candeur, du naturel et point de vérité ; j'étais quelquefois impatienté, sans toutefois être capable de lui en vouloir, de cette innocence dans le mal et de ces aveux, faits le plus simplement du monde, de sentimens et même d'actions si peu élevés. Cependant la mobilité de Georgine, ses expressions vives et poétiques, lui donnaient du charme sans qu'elle pût jamais inspirer un intérêt profond.

Je fus subitement séparé d'elle par l'irruption des Français, et rejeté jusqu'à Bologne. Le marquis R. n'avait pas quitté Turin ; il continua de négocier avec les généraux de la république, et, dans la suite, à ce que j'ai appris, il s'attacha successivement, à tous les maîtres de son pays, tant il était fidèle au parti des cérémonies et du pouvoir. Ce pouvoir même n'était guère pour M. R. qu'une perpétuelle solennité, indépendante du juste ou de l'injuste, et il s'inquiétait peu qu'elle fût consacrée au dieu véritable ou à l'idole. Georgine, de son côté, n'avait jamais pu être mariée ; à quarante ans elle avait encore la même vivacité de manières ; la même espèce d'ingénuité, ce qui l'avait rendue un peu ridicule ; mais elle ne s'en apercevait pas, et elle mettait encore plus de blanc que dans sa belle jeunesse.

« Au moment de mon départ précipité de Turin, j'avais à peu près perdu tout ce que je possédais. La révolution me poursuivait en Italie, je cherchai à passer en Allemagne, afin d'arriver à l'armée de Condé. Je me trouvai à ce rendez-vous du courage, de la fidélité et du malheur, alors que la monarchie, réfugiée sous la tente, n'était plus qu'un quartier général. Chargé, peu après l'affaire de Sainte-Mergen, d'une mission de quelque

importance, je quittai l'armée. Telle était la rapidité des événements et la fatalité qui s'attachait à notre cause, que le succès même de cette mission fut sans résultat. Alors je résolus de me suffire à moi-même, afin de ne point affaiblir la part, déjà si insuffisante, des secours accordés à mes infortunés compatriotes. Je traversai l'Allemagne à pied pauvre, inquiet, tourmenté et ne recevant point de nouvelles. Après plusieurs mois de cette vie errante, et presque provisoire, je saisis une occasion de me rendre à Berlin, ville littéraire, dont le souverain était en paix avec la France, et où, jusqu'à des temps plus heureux, j'espérais trouver dans quelques talens des moyens d'existence.

J'avais des lettres de recommandation pour M. le conseiller Schwermereimaker, professeur de philosophie transcendante à l'Université. M. Schwermereimaker était un homme d'à peu près soixante ans, d'un visage maigre, pâle, très allongé, criblé de petite vérole, et qui, entre autres imperfections, avait un œil de moins. Au premier aspect, M. Schwermereimaker était véritablement formidable, quoiqu'il fût au fond le meilleur homme du monde. Il était emporté dans la discussion ; alors sa terrible physionomie acquérait une expression singulière ; il fronçait le sourcil de l'œil qu'il avoit perdu, et jetait de l'autre des regards perçans sur son antagoniste. Partisan de la nouvelle philosophie allemande, il était cependant passionné pour quelques vieux ouvrages ; *la Vanité des sciences*, d'*Agrippa*, était un des livres qu'il admirait le plus ; il voulut me le faire lire, et, sur quelques observations que je lui fis relativement à la justice et à la grandeur de Dieu, *Savez-vous*, me cria-t-il d'une voix nasale, et avec un air de triomphe accompagné de cette pantomime que je viens de décrire, *savez-vous que je trouve à reprendre jusque dans la Divinité même* : mot comique chez ce malheureux disgracié de la nature³¹. A son obstination près pour de bizarres et d'obscurs systèmes, M. Schwermereimaker, ainsi que je l'ai dit, était très facile à vivre, et sa nièce Hélène, qui demeurait avec lui et qu'il avait élevée, le gouvernait absolument.

Hélène avait de la douceur, des manières caressantes et une élocution facile ; ses cheveux blonds étaient admirables, et son teint éblouissant. J'aimais à la rencontrer dans ces sociétés allemandes de mœurs si simples, si franches et si loyales. Le ton général de ces sociétés chez les jeunes gens était le sentiment ; une inclination innocente et légère décidait du choix de notre maîtresse, qui était admise, reconnue et *déclarée* à notre manière. Cette façon d'aimer, douce et joyeuse, ne paraîtra pas cependant tout à fait

poétique : ce n'était point dans des bocages fleuris, sur le bord des ruisseaux, que nous déclarions nos tendres sentimens ; mais réunis bonnement dans des appartemens bien chauds, assis des heures entières à des tables couvertes de pâtisseries, de pots de bière et de flacons de mille liqueurs diverses, nous faisons de petites idylles citadines et bourgeoises.

Hélène toutefois ne s'arrêtait point à cette tendresse commune ; son enthousiasme semblait plus vif et plus élevé : nourrie des doctrines de M. Schwermereimaker, et de la lecture des poètes et des philosophes allemands, elle mêlait des termes de logique, de métaphysique et de philosophie morale à l'expression de ses sentimens ; les mots de *certitude*, de *raison pure*, de *penchans*, étaient le plus souvent de son vocabulaire, et elle parlait familièrement la langue de ce platonisme sombre et glacé comme le ciel qui l'a vu naître. Indépendamment de nos conversations ordinaires, j'avais établi avec elle une correspondance suivie sur la religion, l'amour, le mystère, l'indifférence, etc. Voici quelques fragmens de ses lettres parmi beaucoup d'autres que je supprime :

L'insuffisance des choses de la terre nous enseigne à rechercher des biens impérissables. Dieu, touché des désirs de nos cœurs, nous a lui-même révélé ces biens, et sa parole brille d'un pur éclat dans les saintes écritures. Il est écrit : Au commencement était la parole..... je ne puis et estimer si haut la parole ; j'aimerais mieux : Il est écrit : Au commencement était le sens.... Est-ce en effet le sens qui a créé et qui régit toutes ces choses ? Peut-être faudrait-il dire : Au commencement était la force. Cependant quelque chose m'avertit que je n'y suis pas encore. Mais l'esprit m'éclaire, il m'inspire, et j'écris avec confiance : Au commencement était l'action³².

Elle m'écrivait un jour afin de m'inviter à ces belles recherches pour lesquelles mon peu de disposition l'avait frappée :

Le monde des esprits n'est point fermé pour toi, mais ton intelligence est sans force, ton cœur est sans vie. Courage ! jeune amant de la science, baigne infatigablement ton sein dans les rayons de l'aurore³³

Le repos ne me procure guère de repos. Ce cœur, je le sens, hélas ! n'est pas destiné à voguer avec joie, bercé mollement sur la vague de la vie, dans la vaste mer des temps³⁴. Tout sent en moi, tout est cœur³⁵. Je porte le ciel

dans mon cœur³⁶. La première aurore se lève en mon âme ;... je ne vois plus l'univers, et cependant je sens qu'il n'a jamais été si beau. Je ne sais plus rien de Dieu, et cependant je ne l'ai jamais tant aimé³⁷.

Le ciel et l'objet que j'aime déchirent mon cœur ; je crains... mais, non : lorsque nous sommes distraits de l'artiste par le tableau, n'est-ce pas la louange la plus délicate pour lui ? Si, dans mon contentement, je suis détourné de Dieu par son chef-d'œuvre, ne doit-il pas en être réjoui³⁸ ?

Qu'est-ce que l'amour ? Si ce n'est la prière³⁹.

La femme n'est-elle pas chargée d'un véritable sacerdoce ? Elle purifie la victime et doit y mettre le feu⁴⁰.

Le plus saint des sacrements c'est l'amour, c'est l'oriflamme dans la lutte sacrée⁴¹.

Une autre fois, Hélène me vantait, comme très touchant, je ne sais quel nouveau poème que son oncle lui avait prêté.

Ce poème, disait-elle, a été tissu dans la nuit, semblable à l'écho du râle d'un mourant, qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moëlle des os⁴².

Dans une dissertation sur l'indifférence, elle m'écrivait avec une pitié subtile et dédaigneuse.

Apprenez d'une pauvre femme que le mot indifférence est un son vide de sens, un son qui frappe l'air, mais ne répond à aucune pensée. L'âme n'est indifférente que pour ce qu'elle ne connaît pas, pour ce qui n'existe pas pour elle. Or, si l'indifférence n'existe que pour ce qui n'existe pas, l'indifférence elle-même existe-t-elle⁴³ ?

Lorsque je causais avec Hélène, son joli visage faisait passer tout ce galimatias, mais il perdait singulièrement à la lecture. Je l'attribuai d'abord à l'ignorance de notre langue. Ce malentendu me touchait, il me paraissait annoncer une âme expansive, passionnée, sachant les mots, et, par émotion, les plaçant mal ; mais je découvris bientôt que le français lui était encore plus familier que l'allemand, chose assez commune alors à Berlin, et j'eus la certitude que tout ce factice n'était pas moins dans les idées et les

sentimens que dans l'expression. Il faut encore faire observer que cette exagération sentimentale des jeunes allemandes quelquefois avait un but et devenait un calcul ; elle était, pour des filles de qualité sans fortune, une ressource, un moyen de trouver un mari ; cette exaltation, cette mélancolie, était une dot. L'on ne se figure point alors les évanouissemens, les attaques de nerfs, les convulsions, enfin tous les travaux de ces pauvres créatures, pour attendrir, et arriver à cette belle réputation de femme sensible et passionnée. Elles parvenaient ainsi à attraper et séduire quelque niais ou quelque sot qui n'aurait pu jamais être *présenté* ou aller dans le monde, s'il se fût *mésallié* avec celle qu'il aimait.

Quelquefois cependant l'amour platonique d'Hélène prenait un caractère beaucoup moins vague, et plus vrai ; mais c'était d'une vérité de sens, si j'ose le dire ; la séduction en était médiocre, car elle contrastait avec le froid enthousiasme de l'âme. J'eus bientôt occasion de reconnaître à quel point cette affection, qui par momens était sincère, manquait cependant de profondeur et de constance. Un ancien valet de chambre intègre, et que j'avais laissé en France, me fit passer une somme assez forte pour me rendre en Angleterre, où j'espérais retrouver un plus grand nombre de Français, et saisir quelque occasion de rentrer dans ma patrie. Quelques semaines après mon départ, j'appris qu'un gros jeune homme de notre société, fils d'un riche brasseur, et auquel je n'avais guère fait d'attention, venait d'être déclaré le *promis*⁴⁴ d'Hélène, et qu'il devait bientôt l'épouser. La physionomie de mon rapide successeur, autant que je puis me la rappeler, avait ce calme vulgaire qui annonce une intelligence commune, mais il avait de la santé, de la fraîcheur ; sa tournure était robuste ; et ils ne firent pas, m'a-t-on dit, un trop mauvais ménage.

J'avais passé à Berlin plusieurs années heureuses de ma vie, sous ce gouvernement militaire, et cependant protecteur ; sévère et sans violence ; ami des lettres et des arts, qui agit par la force et ne craint point les lumières ; dans cet état où la cour est à la fois simple et digne, où l'amitié du prince n'est point de la faveur, mais seulement une fraternité guerrière. Si d'autres habitudes, d'autres goûts, d'autres devoirs me firent quitter ce pays, il obtint alors et il doit à jamais conserver toute mon estime.

Arrivé à Londres, je désirais vivement de retourner chez M^{me} la maréchale d'A*, avec laquelle je savais que vous demeuriez. J'avais rencontré dans la société française le bon et ingénieux Florville, qui m'avait informé du commencement de la maladie de M^{me} d'A* ; et, de jour en jour,

j'attendais impatiemment qu'elle pût continuer à recevoir. Lorsque son état parut désespéré, j'avais prié Florville de me procurer l'occasion de vous offrir mon hommage et l'expression de mon zèle dans l'isolement qui vous menaçait. Mais il me prévint que vous paraissiez décidée à ne voir personne, et même à quitter Londres, si vous aviez le malheur de perdre M^{me} d'A*. Le domestique fidèle qui m'avait procuré les moyens de quitter Berlin, m'était venu rejoindre, avec des débris, assez considérables pour cette époque, de la succession de mon père. La fatale nouvelle de sa mort, arrivée quelques années auparavant, me pénétra de douleur. Cet homme, qui était né bon, n'avait jamais pu prévoir, du sein de ses plaisirs, les crimes dont il s'était vu l'impuissant témoin ; arraché subitement aux habitudes frivoles de sa vie, il avait succombé à cette terrible surprise.

Alors je vivais aussi dans la haute société de Londres ; l'habitude de la langue que je devais à une mémoire prompte et facile, avait contribué à m'y répandre davantage, et d'ailleurs presque tout le monde y parlait familièrement le français. Je l'avouerai toutefois, si j'admirais le gouvernement de ce pays et les caractères élevés qu'il présente, je n'aimais, au premier aspect, ni ses mœurs, ni ses usages, ni ses manières. Ces Anglaises, si vantées, si à la mode, me paraissaient peu dignes de leur brillante réputation. La roideur de leur maintien, leur haute et forte stature, leur démarche rapide, enfin tout leur extérieur, sont véritablement l'opposé de la *disinvoltura* ; l'éclat des couleurs frappe plus dans leurs vêtements que l'élégance ; et la richesse, ou du moins son apparence (leurs énormes bracelets sont bien souvent d'or faux), l'emporte sur le goût dans leur parure. L'indécence convenue des grandes toilettes est même surpassée par plusieurs avec une recherche singulière, car elles ont l'art d'indiquer en détail ce qu'elles ne peuvent faire voir. Malgré leur perpétuel dédain pour le *vulgar*, l'emploi fréquent des termes *delicacy*, *very shocking*, elles réunissent, sauf de nombreuses et nobles exceptions, les mauvaises manières les plus diverses ; c'est à la fois la révérence courte du village, les gestes familiers des grandes villes et le ricanement de la province. Ce ton singulier et peu digne tient peut-être aux premières impressions qu'elles reçoivent, à cette éducation qui jusqu'à dix ans est confiée à des bonnes, et leur conserve jusque dans le grand monde, et avec l'arrogance qu'elles y déploient, des habitudes communes et subalternes. Quelques anglaises possèdent, il est vrai, de rares connaissances ; elles ont vu l'Europe, et même parcouru l'Orient, mais elles manquent d'imagination, et leur

conversation n'a pas tout l'intérêt qu'elle fait espérer ; l'instinct voyageur n'est chez elles que de la curiosité, un besoin d'avoir vu du pays, une autre sorte de vanité.

Je ne crois point par cette espèce de détails, recueillis rapidement dans un séjour de moins d'une année, contredire les sentimens d'affection que vous m'avez exprimés pour l'Angleterre : c'est, comme vous le disiez, la vieille, la véritable Angleterre que vous avez aimée et connue ; je ne peins que l'Angleterre *fashionable*, l'Angleterre superficielle et factice.

J'avais admiré avec quelle facilité les Français consentaient gaiement à leur éternelle réputation d'esclaves de la mode, d'enthousiastes des petites choses ; Londres me parut là dessus non moins déraisonnable que Paris. Cet empire de la mode semble même chez les Anglais plus despotique, car il oblige, il condamne des classes entières à une certaine existence, à de certaines manières, malgré le peu de disposition des individus. La frivolité de ces victimes de la mode est sans grâce dans ses travers, car elle est forcée, et personne ne peut s'y soustraire. Cette espèce de destin, cette fatalité du beau monde marque d'avance l'heure, le moment de telle course de cheval, de telle promenade, de telle visite, et fait ainsi de la journée entière une suite d'exhibitions futiles, qui ne laissent point de traces, et semblent comme étrangères à l'exercice des facultés de l'esprit : l'on pourrait appliquer à la dissipation de ces hommes le trait connu du poète, *ils vivent ignorans de leur propre vie*⁴⁵. Quant à l'engouement reproché aux Français, celui des Anglais est aussi vif et non moins extravagant que celui d'aucun peuple ; leur langue même, avec la multitude de ses *beatiful*, *wonderful*, *delightful*, semble faite exprès pour exprimer cet enthousiasme manqué et cette admiration fausse et inconstante. Cet orgueil natif qui, en Angleterre, produit chez les hommes cette qualité indéfinissable, appelée esprit public, cette vertu politique source à la fois d'actions généreuses, d'erreurs et d'injustices, n'excite chez les femmes que de la fatuité nationale. L'impertinence des femmes de la cour, dans les états absolus, est douce et paisible, il faut en convenir, à côté de cet orgueil aristocratique des pays libres, de cet orgueil qui est à la fois de rang et de peuple. Il semble aussi que, dans ces dernières sociétés, la distinction des rangs étant moins fixée par l'opinion cherche à s'établir et à se faire reconnaître par la hauteur des manières : les anglaises sur ce point peuvent être comparées aux grandes dames de Rome aux beaux temps de la république.

Je parcourus diverses parties de l'Angleterre, et passai quelque temps à la campagne chez lady Arabella W*, à Brooksdeale, dans le Lincoln-Shire. Mariée à un homme très bon, riche, d'une naissance honorable, quoique inférieure à la sienne, et sincèrement occupé de son bonheur, lady Arabella portait de l'affectation jusque dans les goûts les plus simples ; son naturel semblait acquis, sa sensibilité n'était pas sans recherche et sans faste ; elle appelait, en public, sir Arthur W*. son ami, son doux ami ; elle citait les mots touchans et qu'elle avait arrangés de ses petits garçons et de ses petites filles, ne parlait que des douceurs de la tendresse maternelle ; elle vantait encore comme *ravissement délicieux* le bonheur de l'existence domestique, les jouissances de la vie champêtre, et elle avait fait construire dans sa terre une laiterie de marbre. Célèbre autrefois par sa beauté, elle avait, à près de quarante ans, conservé encore quelque éclat. Je l'avais rencontrée dans plusieurs *routs* ; et ses invitations réitérées m'avaient décidé à me rendre à Brooksdeale. Si les travers de quelques *dames* anglaises m'avaient peut-être trop vivement frappé, je savais à quel point la *femme* anglaise était digne de respect, et je croyais que lady Arabella, malgré ses prétentions, pouvait posséder, ce qui arrive quelquefois, les qualités et les vertus qu'elle affectait. Quelques semaines de séjour à Brooksdeale suffirent pour me détromper. Cette divinité de la maison, cette reine de la ferme, comme l'appelait pompeusement son mari, était abhorrée de tout le monde, tant elle était avare, aigre, exigeante et *teazing*⁴⁶. D'autres détails un peu plus sérieux finirent par me désenchanter tout à fait sur les perfections imaginaires de lady W*.

Pour me conformer à l'usage anglais, j'avais, d'après l'avertissement qui m'en avait été donné, proposé à lady W*. de boire quelques santés. Elle y avait répondu avec une expression et des signes que d'abord je n'avais guère remarqués, car cette libation de femme ne me plaisait point. Il paraît que lady W*. prit pour une galanterie de mon choix, ce qui n'était que l'effet d'un avis obligeant, et le désir d'être comme tout le monde ; mais je m'aperçus bientôt que je ne pouvais plus lui porter une seule de ses santés, sans qu'elle y répondît par un long et ardent regard qui, planant sur le verre toujours plein de vin pur (lady Arabella l'aimait Beaucoup, ainsi que le punch et les liqueurs fortes), arrivait directement sur moi d'un bout de la table à l'autre. Cette coquetterie de bacchante me donna des soupçons qui me semblaient, il est vrai, bien étranges avec les éternelles démonstrations

conjugales de lady W*., et ses tirades sur l'innocence des champs, les charmes de la solitude et les délices de la vie intérieure.

Un jour que plusieurs amis de sir Arthur étaient venus pour la première fois dîner à Brooksdeale, je crus devoir proposer à lady Arabella de leur porter quelques santés ; elles furent accueillies avec une expression encore plus vive qu'à l'ordinaire, et je résolus de ne plus les renouveler. L'on avait le matin visité le château, bâtiment récemment achevé et construit dans le style gothique ; lady W*. avait exigé qu'il eût ce caractère, comme portant davantage à la mélancolie. Ce gothique moderne, assez commun en Angleterre, me parut de mauvais goût ; je trouvai ridicules ces petits créneaux tout neufs, enduits de je ne sais quelle préparation chimique⁴⁷, imitant mal la noire empreinte des vieux âges, et ces meurtrières inoffensives, et ces pont-levis toujours immobiles : ces portes basses, ces voûtes mal éclairées étaient encore très incommodes. Ce simulacre de manoir féodal formait d'ailleurs un bizarre contraste avec les opinions très démocratiques de lady W*. Après dîner l'on alla voir le parc. Il était monotone dans son irrégularité, comme les jardins français le sont dans leur symétrie ; quelques bouquets d'arbres seulement étaient près du château, et il n'y avait pas de futaie. Ce parc semblait comme enveloppé d'une vapeur humide ; et le vert se détachait sur l'horizon d'une manière trop crue. Je remarquai que, dans certaines parties, le mur de clôture avait été dégradé et démoli de manière à figurer des ruines ; mais toutes ces brèches, quoique garnies de lierre, étaient bien loin d'avoir l'air antique qu'on avait eu la prétention de leur donner. Une multitude d'ouvriers étaient occupés toute l'année à faucher, couper et rouler les gazons qui devenaient ainsi lisses et unis comme une étoffe ; ces gazons paraissent plutôt en effet un produit de l'industrie du pays que l'ouvrage de la nature. Malgré tout le luxe de cette pelouse et sa coûteuse main-d'œuvre, je regrettai, je l'avoue, la vieille prairie *émaillée de fleurs* des poètes et des amans.

La promenade se prolongea jusqu'à la fin du jour ; au moment de rentrer, et au sortir de la laiterie que sir Arthur, toujours dupe et soumis, avait appelée les *états* de sa femme, je me trouvai le dernier avec lady W*., à laquelle j'offris le bras. Quelques instans après, comme nous traversions un petit passage assez obscur, elle me dit d'une voix flûtée et d'un air languissant : « M. d'Olmont, vous êtes malheureux, sensible, mon cœur et ma vie sont à vous. » Malgré la clarté de cette déclaration, j'affectai de n'y rien comprendre, et d'attribuer à la philanthropie connue de lady Arabella,

ce touchant intérêt pour un Français errant et sans patrie. Je répondis à lady W*. par de froides protestations de reconnaissance et d'admiration pour son beau caractère. Elle fut déconcertée... Je n'eus point l'air de m'en apercevoir, et bientôt nous rejoignîmes le reste de la compagnie. Ces personnes ne partirent point de Brooksdeale le même jour, et m'aidèrent ainsi à passer avec moins d'embarras la fin de la soirée. Le lendemain de bonne heure, une lettre assez longue me fut remise de la part de lady W*.

C'était vraiment *Vénus tout entière a sa proie attachée*. Après la répétition passionnée de ses mêmes sentimens, lady Arabella, toujours méthodique, toujours exacte, cherchait à prouver que ce qui s'appelle dans le monde *prendre un amant*, offrait en France et en Angleterre des conséquences bien différentes. Pour une anglaise, disait-elle avec une opinion singulière sur la société française de cette époque, la perte de son existence et de son repos est communément la fin d'un sentiment qui n'a en France que des suites agréables et peu dangereuses. Les sacrifices de lady W*. étaient en effet bien extraordinaires. Cette épouse, cette mère de six enfans, abandonnait sa famille, et me proposait de s'enfuir ; et, pour terminer cet ignoble roman, elle répondait, d'obtenir, tout de suite, le divorce, en se *faisant surprendre* par deux de ses gens qui étaient à elle.

L'extravagance de lady Arabella, et l'infamie de ces derniers moyens, m'inspirèrent pour elle un profond mépris, et, après quelques politesses à sir Arthur, je quittai promptement Brooksdeale. L'infidélité conjugale, commune en Angleterre dans les classes élevées⁴⁸, y semble plus coupable, puisque là, du moins, l'inclination des filles est comptée pour quelque chose dans le choix des maris.

Je retournai à Londres. J'éprouvais cette tristesse et ces vagues regrets d'une existence non satisfaite ; arrivé au milieu de ma carrière, l'âme flétrie, ennuyée, je crus désormais pouvoir vivre en philosophe. En vérité, me disais-je, l'amour, tel qu'un sort contraire me l'a fait jusqu'ici presque toujours rencontrer, n'est point ce sentiment intime, puissant, irrésistible, cette vie à part de la vie, ce songe doré de la jeunesse ; il ne semble, au contraire, pour tout ce monde, qu'une affaire d'habitude, empreinte des mœurs et du caractère de chaque peuple ; en France, cet amour est une fête ; en Italie, une musique, un *aria* ; en Angleterre, une course, un voyage ; en Allemagne, un repas.

La plupart de mes compatriotes étaient déjà rentrés en France. Le gouvernement consulaire venait de s'établir. Un général en crédit, avec

lequel j'avais eu autrefois quelques relations, et dont le père, chevalier de Saint-Louis, occupait à Versailles un emploi de confiance, m'écrivit obligeamment pour m'offrir ses services. Je les acceptai, et résolu de quitter l'Angleterre. Je passai chez sir Arthur et lady W*. qui étaient en ville, afin de prendre congé. Mais lady Arabella était toujours dehors, tant elle se donnait de peine pour faire élire membre du parlement un homme qu'elle protégeait. Au moment de mon départ, comme je traversais Londres, j'aperçus, de ma voiture, celle de lady Arabella ; ses gens étaient décorés des couleurs de son candidat ; je la vis bientôt elle-même, avec la même parure, courir les tavernes, assiéger les *hustings*, afin de gagner des voix ; elle me parut alors véritablement affreuse, et je ne pus m'empêcher de me rappeler le trait comique de Pope sur les femmes politiques⁴⁹.

De retour à Paris, j'allai voir le général B* ; il me reçut très bien, et me fit entendre qu'ayant perdu presque toute ma fortune, il me serait facile de la refaire, en m'attachant avec zèle et dévouement au nouvel ordre de choses ; je refusai une place du palais, et préfèrai reprendre ma carrière militaire. J'avais été ébloui de loin, je dois le dire, par l'éclat guerrier de ces hommes nouveaux ; ils étaient jeunes alors, et pleins d'enthousiasme et d'espérance. Bientôt cet enthousiasme, adroitement dirigé, ne fut plus que de l'empressement à prévenir et à suivre les volontés du maître, qu'une ardente servitude, dont le but unique était des grades, des emplois lucratifs, et plus tard des *majorats*, des *duchés*, des *principautés*, et même des *royaumes*, qui devenaient ainsi un des degrés de l'avancement militaire⁵⁰. Cet esprit de servitude avait dépravé la conscience et faussé la raison d'hommes qui n'étaient point dépourvus de bon sens et de loyauté naturelle. Instrumens aveugles et dociles, ils faisaient de la gloire comme ces ouvriers de tapisserie qui travaillent par derrière sans savoir les sujets des tableaux qu'ils représentent. Cette aristocratie militaire, par un faux calcul d'amour-propre, ne voulait plus être peuple ; elle mêlait des airs de parvenus à ses rudes habitudes, et terrible dans le Bulletin, elle était quelquefois, dans la société, burlesque par les manières⁵¹. Plus gracieuse, la jeunesse militaire de Paris, brave, brillante, pomponnée, chantait dans les salons des romances chevaleresques, et ces Amadis, ces Roland de l'Empire n'étaient pas moins factices que les Grecs ou les Romains de la République. Mais l'objet éternel de mon admiration, de mes souvenirs, et, je ne crains pas de le dire, de mon respect, était le soldat si simple, si résigné, si intrépide ; seul il était resté vrai au milieu des folies, des vanités et des prétentions de ses chefs ; sa

nature semblait encore ennoblie par ce mépris désintéressé du danger ; malgré les fatigues, les privations sans nombre de nos campagnes, j'étais souvent heureux et fier de commander à de tels hommes, et je ne pouvais me lasser de contempler ce courage français, le premier, le plus ancien⁵² et le plus brillant courage du monde.

Blessé grièvement en Espagne, je profitai de ce prétexte pour quitter le service. Si j'admirais les hauts faits de nos armes, j'abhorrais alors l'iniquité de toutes ces guerres, et cette poursuite en Europe de toutes les idées généreuses, et des plus nobles facultés de la pensée : ce despotisme militaire et barbare à une époque de civilisation et de lumières, cet attentat perpétuel contre le genre humain, m'inspirait une profonde horreur, et je vis avec joie sa chute prochaine. La vie aventureuse des camps, que je menais depuis plus de dix années, me rendit pénibles les premiers momens de cette inaction de haine et d'espérance.

J'allais alors dans la société de Paris, pour laquelle, à défaut d'un intérêt plus tendre qu'il ne m'avait point été donné jusqu'ici de ressentir, j'avais toujours eu assez de goût. Mais avec l'âge et une fortune médiocre, ce genre de vie finit par devenir pénible ; l'intolérance politique des salons a d'ailleurs, depuis peu, détruit presque le charme de cette société. J'avais entendu parler de la maison de Sainte-Périne, je vins la visiter ; sa situation, l'ordre et l'indépendance que l'on y trouve réunis, me convinrent, et je résolus de m'y fixer. Quoique la solitude ne me déplaise pas, je crains l'isolement. Il me semble qu'après tant d'illusions détruites, je dois ici trouver un doux et dernier asile. Dans l'âge des regrets, je ne sais quelle espérance nouvelle anime et agite mon cœur ; les biens que j'ai perdus ne valent pas les félicités qu'elle m'offre ; heureux si bientôt elle peut s'accomplir ! »

Il serait difficile dépeindre l'émotion à la fois singulière et profonde, que la déclaration contenue dans ces dernières lignes fit éprouver à M^{me} de Melval. Sa modestie était confuse de cette espèce de succès dû à une vie et à des infortunes si peu éclatantes. Pendant quelques heures, cette femme, depuis long-temps indifférente et résignée, tomba dans une profonde rêverie ; elle s'étonnait intérieurement de cet intérêt nouveau qu'elle ressentait sur elle-même ; et cependant elle n'osait arrêter sa pensée sur la proposition inattendue qui lui était faite. Elle sortit, croyant dissiper son trouble, et vint s'asseoir dans le bosquet voisin du *pavillon*.

De son côté, M. d'Olmont, après être sorti de chez M^{me} de Melval, s'était renfermé chez lui ; sans être moins touché, il commençait à éprouver cette sorte d'aise que donne toujours l'aveu d'un sentiment connu de celle qui l'inspire, calme à la fois plein d'intérêt et de charme ! Il réfléchissait sur la bizarre destinée qui lui faisait rencontrer si tard, dans un hospice, l'objet idéal que son cœur appela si long-temps, et, si l'on peut le dire, qu'il avait si long-temps regretté avant de le connaître. Il ne put résister au besoin de revoir M^{me} de Melval le même soir, et il retourna chez elle vers cinq heures.

M^{me} de Melval, toujours fortement préoccupée, était encore dans le bosquet. L'on touchait à la fin de septembre, le temps était doux et serein, les arbres légèrement défeuillés étaient d'un vert plus sombre, et l'horizon resplendissait de ces feux colorés des couchers de soleil d'automne. Des touffes de dahlia, de chrysanthemum, des guirlandes de cobœa, fleurs brillantes et tardives, garnissaient le parterre et ornaient le bosquet. Le double éclat de l'astre et des fleurs, tout ce déclin magnifique de la nature, moins riant, mais plus touchant que sa jeunesse, était comme une image fidèle de la situation, de l'âge et des sentimens de ces deux solitaires. Bientôt l'émotion, déjà si vive, de M^{me} de Melval fut portée au plus haut point, lorsque, après quelques minutes d'un silence expressif, et au moment où elle remettait le manuscrit à M. d'Olmont, celui-ci, avec l'accent le plus sensible, lui dit : « Il est un incident dont je n'ai point parlé dans cette histoire..... Voici votre anneau....., je ne vous le rends pas maintenant, je vous le montre. Au milieu des traverses de ma vie, ce don de l'innocence et du malheur ne m'a jamais quitté ; il semblait devoir attirer sur moi la protection céleste, et ce n'est qu'à l'autel, qu'en présence de Dieu même, que je puis vous le remettre et m'en séparer. Ainsi cet anneau nuptial, devenu le gage d'une félicité sans fin, la rendra plus douce encore en nous rappelant des temps moins heureux. »

A la vue de son anneau, M^{me} de Melval n'avait pu se contenir. « Est-il vrai, s'écria-t-elle ? vous seriez ce bienfaiteur caché, cette seconde Providence que j'ai tant regretté de ne pouvoir connaître ! » Alors cette personne naturellement si calme, si réservée, se livrait à des démonstrations, à des transports inouis pour elle ; ses traits semblaient comme ranimés et presque rajeunis par cette émotion de joie. M. d'Olmont la regardait fixement, dans une vive et douce extase.

Après s'être un peu remise, M^{me} de Melval fit observer à M. d'Olmont, avec une expression à la fois simple et tendre, combien à leur âge le parti qu'il lui proposait paraîtrait étrange. « Ah ! qu'importe, reprit-il aussitôt, nous remonterons le cours de notre vie, nous referons le passé tel qu'il eût été, sans la contrariété du sort, et ces souvenirs imaginaires couleront plus lentement dans notre mémoire que les tristes années que nous avons perdues. Cette ardeur nouvelle suspendra les glaces de l'âge, et, en achevant ensemble notre carrière, nous croirons ne nous être jamais quittés. » Cet entretien dont l'amitié et la reconnaissance la plus exaltée firent tous les frais, et dans lequel M. d'Olmont obtint le consentement de M^{me} de Melval à l'union qu'il désirait si vivement, se prolongea plus d'une heure, et la nuit seule y mit un terme.

Cependant M. d'Olmont, en rentrant chez lui, trouva une dépêche ministérielle qui lui annonçait l'heureux succès d'une réclamation qu'on l'avait précédemment engagé à former ; elle était relative à la restitution de parties considérables de bois non vendus ; il ne s'agissait plus que de fournir un petit nombre de pièces, mais qui étaient exigées tout de suite. Quoique la disposition dans laquelle se trouvait M. d'Olmont, ne fût guère favorable à ce genre de démarches, il sortit le lendemain de bonne heure, afin d'être plus tôt délivré, et de revenir promptement chez M^{me} de Melval. Mais, à son grand regret, ces formalités administratives se prolongèrent ; il était d'ailleurs tellement distrait par ses nouvelles pensées, qu'il manquait à tous les rendez-vous, et ne savait pas très bien expliquer ce qu'on lui demandait ; pour dernière contrariété, il fut contraint d'accepter l'invitation à dîner du ministre, et il ne revint ainsi le soir à Sainte-Périne qu'à une heure presque indue pour cette paisible maison. Le jour suivant, il écrivit le matin à M^{me} de Melval afin de s'excuser ; il lui détailla tous ses contre-temps de la veille, et lui demanda vers quelle heure il pouvait espérer de la revoir.

M. d'Olmont fut certes très exact au rendez-vous. « Votre ascendant m'étonne, lui dit M^{me} de Melval, peu de temps après qu'il fut entré, je ne savais véritablement que devenir hier. » — « Et moi, reprit M. d'Olmont, combien j'étais triste et ennuyé, malgré les complimens que l'on me faisait sur ma nouvelle prospérité ! Combien elle me semblait grossière à côté du jour de bonheur que j'avais perdu ! Dans le salon du ministre, au milieu de tout ce luxe du pouvoir, je regrettais le bosquet de Sainte-Périne. Je sentais

une vraie pitié pour ces ambitions si vaines, pour ces convoitises si basses, pour cette mendicité intrigante et parée. Je ne pouvais regarder sans moquerie cette prudence politique qui mesure ses paroles, ses gestes et jusqu'à son sourire d'après le crédit présumé de chacun, toujours prête à *adorer le bruit de la faveur*, même la plus subalterne. Quelques uns plus ardents, plus sombres, semblaient éprouver une palpitation violente à la vue de ces plaques, de ces cordons qu'ils contemplaient d'un œil ébloui et avide. Je voyais avec pitié des vieillards *candidats du tombeau*⁵³, tout près de cette terrible, de cette infaillible élection, solliciter des places, de l'argent, des honneurs, comme si la sagesse de leur âge n'était point une dignité plus naturelle et plus noble. Les femmes isolées, fixées sur un long cercle de fauteuils, recevaient de rares hommages, bientôt interrompus par l'installation solennelle des nouvelles visites, et le départ furtif de celles qui les avaient précédées ; et, sauf la politesse des maîtres de la maison, il eût été très difficile vraiment, dans cette centaine de bruyans tête-à-tête d'hommes causant debout, dans cet abandon et cette solitude des femmes, de retrouver quelques traces de l'ancienne galanterie française. Enfin, me voilà hors de ce lourd tourbillon, et je veux pour toujours, heureux et consolé, l'oublier près de vous. »

Au moment où M. d'Olmont et M^{me} de Melval sortaient, afin de continuer dans le parterre leurs tendres confidences, ils aperçurent un mouvement extraordinaire dans les deux logemens, qui, avec celui de M^{me} de Melval, composaient tout le pavillon ; ces logemens paraissaient abandonnés par ceux qui les occupaient. Bientôt on vint leur dire, quoique assurément ils n'eussent guère la curiosité de le savoir, qu'une des chambres avait été retenue dernièrement par un homme qui devait arriver ce jour là, et que l'on attendait d'un moment à l'autre. L'espèce d'enthousiasme produit à Sainte-Périne par cet hôte nouveau durait encore. L'on racontait que, lorsqu'il était venu pour la première fois visiter la maison, cet homme singulier avait en peu d'instans ravi tout le monde : les sœurs étaient touchées de son onction à les louer sur leur charité ; il avait parlé conciles, et cité saint Augustin et saint Athanase au chapelain ; le médecin lui avait passé d'être partisan des nouvelles méthodes ; ce qui annonçait bien qu'au fond lui-même, malgré le décorum, n'en était pas très éloigné, enfin il avait donné des recettes à l'infirmerie, et même de bons, a vis à l'office et aux cuisines.

Malgré l'impatience que ces détails et ce bruit causaient à M. d'Olmont et à M^{me} de Melval, bientôt leur joie et leur étonnement furent extrêmes lorsqu'ils virent de loin venir, et qu'ils reconnurent, au son de sa voix et à sa belle humeur, leur ancien ami Florville. Ils se félicitèrent tous trois, avec les expressions les plus vives et les plus sincères, de cette heureuse rencontre. Florville était véritablement enchanté ; il semblait que rien ne lui manquât plus, puisque, indépendamment du plaisir de retrouver les personnes qu'il aimait, il était assuré d'un voisinage de bonne compagnie. A soixante ans, s'il en avait assez du monde, il avait encore besoin de conversation, et, tout en appréciant les divers mérites de Sainte-Périne, il n'était pas resté là dessus sans quelque inquiétude. Ce genre d'examen eut d'ailleurs été difficile, et le résultat très incertain. Il faut plus de temps que l'on ne pense pour distinguer les vrais ennuyeux, et l'on voit des hommes, fort sémillans au premier abord, être à l'user insupportables. Cet ennui *actif*, si l'on peut le dire, est le pire de tous, et la lenteur, l'immobilité même, enfin l'ennui simple des esprits ; bornés lui semble bien préférable ; par un effet contraire, des hommes distraits, négligens, paresseux, vulgaires en apparence, finissent, lorsqu'ils s'animent et sortent de leur bizarre, langueur, par devenir pleins de charme et d'intérêt. Florville raconta, sans le désespoir obligé, comment ; il avait été destitué de sa petite sinécure par un ministre nouveau, sévère réformateur des *abus*, mais quai, trois mois après, recréa cette même place pour une espèce de provincial imbécile.

L'établissement de Florville dans sa chambre du pavillon eut lieu le même soir ; son ménage de garçon n'était guère embarrassant, quoique, dans sa simplicité, il ne fût pas sans élégance et sans quelque recherche. Florville s'était défait de sa bibliothèque ; il n'avait gardé qu'un petit nombre de livres, mais qu'il lisait toujours. Le reste du pavillon fut loué par M. d'Olmont ; il y fit faire des embellissemens, et se proposa de venir, l'habiter après son mariage avec M^{me} de Melval.

Ce mariage fut célébré quelques semaines après dans la chapelle de l'institution de Sainte-Périne. Tels étaient l'estime et le respect qu'avaient universellement inspirés M. d'Olmont et M^{me} de Melval, que toute la maison voulut y assister. Cette pompe nuptiale était vraiment nouvelle et touchante : l'on voyait à l'autel l'infortune consolée, de longues illusions satisfaites, les époux avaient cette joie simple et profonde, qui ne peut être trompée, et c'était un ami, des vieillards, qui offraient leurs vœux et leurs prières. L'on remarquait encore, à cette consécration des sentimens les plus

purs, un homme révééré que l'on rencontre également dans l'assemblée des rois et dans l'hospice du pauvre, aux tribunes publiques et dans le sanctuaire des lettres, et qui est à la fois placé, comme guide et comme appui, près de l'enfance la plus auguste et de la vieillesse retirée et obscure⁵⁴. M. d'Olmont remit pour toujours à M^{me} Melval cet anneau, qui, sanctifié par le malheur, était alors béni par la religion ; il y avait fait graver ces mots :

HAPPY TO GAIN,
HAPPIER TO RESTORE !⁵⁵

Cet anneau, comme on peut le croire, fut dans la suite gardé un peu plus précieusement qu'il n'arrive aux *alliances* ordinaires. A la fin de la cérémonie un discours fut prononcé par le chapelain ; il avait pris pour texte ces paroles de la Sagesse : LA VIEILLESSE EST UNE COURONNE D'HONNEUR, LORSQU'ELLE SE TROUVE DANS LES VOIES DE LA JUSTICE⁵⁶.

Le même jour M. d'Olmont fit remettre à chacun des habitants de Sainte-Périne, sans exception, les présents qui pouvaient leur être le plus agréables. Il s'était concerté pour ce petit travail avec Florville, dont les avis lui avaient été utiles, car, quoique le dernier arrivé, Florville déjà connaissait tout le monde. Le soir il y eut chez M. d'Olmont de la musique et un souper auquel les personnes les, plus distinguées de l'Institution furent invitées. M. et M^{me} d'Olmont étaient de la politesse la plus noble et la plus aimable ; la conversation fut animée : Florville fit gaiement l'histoire des femmes françaises dont la beauté avait survécu à la jeunesse, depuis la reine Blanche jusqu'à M^{me} de Maintenon, sans même oublier, à côté de ces noms austères, Diame de Poitiers et Ninon ; il cita lia dessus les vers d'un vieux poète, qui ne manquaient ni de grâce ni de sentiment, et qu'il appliqua galamment et avec vérité à M^{me} d'Olmont :

La beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de les jours ne veut pas te laisser ;

Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses.
Consulte le miroir avec des yeux contens.
On ne voit point tomber ni tes lis ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps⁵⁷.

Florville entreprit intrépidement de réhabiliter la vieillesse des femmes qu'il regardait avec raison comme beaucoup trop décriée. Indépendamment de cette magistrature de l'opinion qu'elle exerce sur la société, il y voyait un moyen commode de dévouement et de sacrifice ; c'est alors, dit-il, que la femme peut prier avec noblesse et solliciter sans rougir ; alors l'amour et l'accomplissement du devoir sont devenus pour elle un bonheur et une vertu faciles ; elle ne recherche plus les vains triomphes de l'amour propre, toute son ambition n'aspire qu'à être utile. Mais ce qu'il y eut de mieux dans la petite dissertation de Florville, fut assurément ce trait charmant d'une femme sur les vertus privées de son sexe à cette époque de la vie : *Ces vertus n'éclatent pas au loin : aussi ne peut-on les comparer au fanal qui, dirige dans un immense horizon la course du navigateur, mais à la lampe vigilante dont la modeste lumière se répand sur le foyer pour éclairer les travaux domestiques. Si elle est composée d'élémens purs et bien préparés, sa lumière aura encore de l'éclat à la fin de la veillée*⁵⁸.

M. et M^{me} d'Olmont, Florville, fixés dans la retraite qu'ils s'étaient choisie, commencèrent à vivre pour eux, non de cette vie égoïste que les cœurs arides prennent pour de la sagesse ; mais, délivrés tous trois des soins, des embarras, des distractions du monde, ils jouirent paisiblement des vrais biens de l'âme dans l'âge avancé, la bienfaisance et l'amitié.

FIN.

1 L'Institution de Sainte-Périne, située à Chaillot, occupe les bâtimens de l'ancien monastère des religieuses de Sainte-Périne. Cette maison, créée en 1801, reçoit les personnes âgées, hommes et femmes, qui paient une pension annuelle, ou bien une somme fixe au moment de leur admission.

2 Une dame d'un esprit distingué, madame Sophie P*****, auteur du *Prêtre* ; vient de publier un conte très agréable ayant pour titre *les Dernières Amours*, et qui fait partie de son piquant recueil intitulé *l'Ecrivain public*, ou *Observations sur les Mœurs et les Usages du Peuple au commencement du dix-neuvième siècle*.

3 Petite maison très jolie à l'extrémité du jardin.

4 Si l'expression n'était un peu trop solennelle, on pourrait ajouter que ces divers détails sont *historiques*.

5 Historique.

6 Historique.

7 Petite chambre sous les toits, galetas.

8 Historique.

9 Autrefois il eût été ridicule de porter des fleurs et des plumes après trente ans, la danse était quittée à vingt-cinq : il y avait cependant de petits bals des personnes de cet âge, que l'on appelait plaisamment *bals de vieilles*.

10 Voyez la note qui termine Edouard.

11 Trente-deux prêtres étant arrivés de grand matin à Londres, sur les petits bâtimens (small boats), et dans le dénuement le plus affreux, une souscription s'ouvrit aussitôt entre les poissardes, et dans la journée même ils furent secourus.

12 M. de Liancourt, qui, en revenant de l'émigration, a introduit la vaccine en France ; M. de Monthyon, dont tout le monde connaît les nombreuses donations.

13 M^{me} L..... y.

14 M. de Delille était, disait-on, quelquefois atteint, au milieu même de sa gloire, par une sorte de terreur sur l'incertitude de son existence à venir.

15 Pensée indienne.

16 Proverbe chinois.

17 Ancienne romance espagnole.

18 Shakspeare.

19 La Fontaine.

20 Fénelon.

21 J. J. Rousseau.

22 Bernardin-de-Saint-Pierre.

23 Chateaubriand.

24 X. de Maistre.

25 Byron.

26 Lamartine.

27 M^{me} de Staël.

28 M^{me} de D.

29 M^{me} de Genlis.

30 M^{me} de Staël avait défini l'amour, de *l'égoïsme à deux*.

31 Plusieurs détails de ce caractère sont empruntés au portrait de M. Huisgen, des *Mémoires de Goëthe*.

32 Goëthe, *Faust*.

33 Goëthe, *Faust*.

34 Goëthe, *Torquato Tasso*.

35 Goëthe, *Stella*.

36 Goëthe, Goëthe, en homme supérieur, s'est depuis moqué le premier de cet abus de la sensibilité, de ce faux enthousiasme dont il avait été le père, et il a composé l'espèce de parodie connue sous le titre du *Triomphe de la Sentimentalité*. Ce mépris, cette impatience des hommes de génie contre leur triste famille sont fréquens et naturels. La pièce de Goëthe, traduite spirituellement dans la *Collection des Théâtres Etrangers*, est précédée d'un fragment de lettre de M. W. Schlegel, dans laquelle il fait, d'une manière très gaie, l'histoire de l'affectation sentimentale en Allemagne. La lettre de M. Schlegel est un chef-d'œuvre de raison et de bonne plaisanterie ; il est vraiment extraordinaire de voir la langue du ridicule maniée avec cette facilité par un étranger ; Voltaire n'eût point écrit avec plus de finesse, de grâce et de légèreté que l'érudit gymnosophe allemand. Peut-être M. Schlegel eût-il pu faire observer que cette exagération allemande, fruit d'une société oisive, avait dû finir avec les malheurs et les passions réels de la société ; il y a dans cette rude épreuve une force, un ébranlement qui détruit et emporte toujours les sentimens factices.

37 Schiller, *l'Intrigue et l'Amour*.

38 Schiller, *l'Intrigue et l'Amour*. L'on a peine à s'expliquer la récente et triple imitation de ce drame sur la scène française ; il est de la jeunesse de Schiller, et le plus faible et le plus immoral de ses ouvrages, au jugement de M^{me} de Staël.

39 Werner, *Luther*.

40 Werner, *Luther*.

41 Werner, *Luther*.

42 Werner, *Prologue du Vingt-quatre Février*.

43 Lessing, *Émilie Galotti*.

44 Terme employé à Berlin pour désigner ce que nous appelons le *futur*.

45 *Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ.*

OVIDE, *Trist.*, I. 3, 12.

46 Tatillonne.

47 Le mastic de Dihl.

48 L'on se rappelle le nombre assez considérable de *paresses* anglaises, que la femme du dernier roi, princesse austère, avait exclues de la cour, à cause de leur conduite.

49 Trois choses vieillissent les femmes, dit Pope, le jeu, la médisance et la politique, *game, scandal and politicks*.

50 L'on connaît le mot de ce grenadier qui, parlant de l'élévation d'un général fameux, disait naïvement : *Il est passé roi*.

51 L'on voyait, il n'y a pas longtemps, dans une riche collection de tableaux et de curiosités, une pierre du palais de l'Alhambra, prise dans la cour des lions ; à la suite d'une note qui indiquait l'origine de cette pierre, il y avait écrit : *Avec les compliments du voleur au recéleur*. Cette hilarité de police, au sujet d'un tel débris, causait une vive impatience : l'on ne sait à qui faire honneur de cette belle inscription ; mais elle est en vérité bien peu chevaleresque et bien peu française.

52 Tite-Live semble déjà désigner, par la *rabies gallica*, XXXVIII, 17, ce qu'au seizième siècle l'on a appelé la *furie française*.

53 Expression de M. de Montlosier : *De la Monarchie française*.

54 M. le D. M. de M., membre du conseil général des hospices, chargé de la surveillance de Sainte-Périne. Une mort presque subite vient de frapper M. de M. :

..... *Cui pudor et justitiæ soror*
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem ?
Multis ille bonis flebilis occidit....

55 *Heureux de l'avoir reçu, plus heureux de le rendre !*

56 Prov. XVI, 31.

57 *La Belle Vieille*, ode de Maynard.

58 *Première Lettre sur la Vieillesse des Femmes*, par M^{me} de M..... n,
traducteur du *Dialogue de la Vieillesse* de Cicéron.

Atlas des Routes de la France,

ou

GUIDE DES VOYAGEURS DANS TOUTES LES PARTIES DU ROYAUME.

120 Cartes coloriées, in-12, cartonnées... 13 fr.

Cet Atlas est dressé par A.-M. PERRON, membre de la Société royale académique des sciences de Paris, de l'Athénée des Arts de la Société de géographie, correspondant de la Société Linnéenne de Bordeaux.

LIVRES NOUVEAUX.

ANNUAIRE NÉCROLOGIQUE, ou Complément annuel et continuation de toutes les biographies et dictionnaires historiques, contenant le vic de tous les hommes remarquables par leurs actes ou leurs productions, morts dans le cours de chaque année, à commencer de 1820; orné de portraits. Rédigé et publié par A. MAHUL.

Cinquième année, pour 1824; 1 vol. in-8°..... 8 fr.

Cet ouvrage, qui paraît tous les ans, et dont le succès va toujours croissant, est le complément indispensable de toutes les Biographies et Dictionnaires historiques.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES de MOLIERE, par M. Eschscholtz; 1 vol. in-8°, orné d'un portrait gravé d'après le dessin de David, d'un cul-de-lampe par Thompson, et d'un fac simile de l'écriture de Molière et de sa femme. Prix du volume, papier en papier satiné, avec portrait..... 7 fr. 50 c.

Cette histoire est le complément indispensable des œuvres de Molière.

HISTOIRE DES EXPÉDITIONS MARITIMES DES NORMANDS, et leur établissement en France, par Hepping; ouvrage qui, en 1812, a remporté le prix de l'Institut de France; 2 volumes in-8°..... 12 fr.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE, par M. Simonde de Simondi, nouvelle édition, revue et corrigée; 16 vol. in-8°..... 112 fr.

HISTOIRE PRÉSENT, CIVILE ET MORALE DES ENVIRONS DE PARIS, depuis les premiers temps connus jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de vingt à vingt-cinq lieues autour de la capitale; enrichie de plusieurs cartes et d'un grand nombre de gravures, par J.-A. Dulaure, membre de la société royale des antiquaires de France; environ 6 vol. in-8°, ornés de 80 fig. 90 fr.

Cet ouvrage obtient le même succès que l'HISTOIRE DE PARIS, du même auteur, qui est déjà à la troisième édition.



lien vers <http://www.bnf.fr>

lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Sainte-Périne, souvenirs contemporains, par M. Valery

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5718203c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr